France ILLUSTRATION

N° 138 — 22 MAI 1948 — 50 FRANCS

Illinois U Library

LA PRINCESSE ELIZABETH A PARIS

Leurs Altesses Royales quittent le palais de l'Elysée quelques instants après que le Président de la République eut remis à l'héritière du Trône d'Angleterre le Grand Cordon de la Légion d'Honneur et au duc d'Edimbourg la croix de guerre.

(Voir notre reportage photographique pages 503 et 505 à 510.)

TÉLÉPHONES
Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

France ILLUSTRATION

REVUE HEBDOMADAIRE - 13, rue Saint-Georges, Paris-9e

ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE :
ÉDIFRANCILUS
Chèques postaux : PARIS 4670-19

A NOS LECTEURS

Les charges toujours plus grandes auxquelles nous devons faire face nous contraignent de porter à 60 francs le prix du numéro de France-Illustration, *à compter du 1er juin.*

Nous avions espéré qu'une amélioration de la situation économique générale nous éviterait de prendre une telle décision. Mais, devant les difficultés de toutes sortes qui assaillent la presse française, il ne nous est plus possible de supporter seuls les majorations que nous avons subies depuis janvier : 300 % sur le papier, 25 % sur les travaux d'imprimerie, sans compter l'élévation considérable enregistrée sur les tarifs des documents photographiques, les transports et l'affranchissement.

L'augmentation que nous demandons à nos fidèles abonnés et lecteurs ne correspond certes pas à ces diverses hausses, mais elle nous aidera à maintenir la qualité de notre revue, que nous voulons digne du grand renom qu'elle a en France, dans l'Union française et à l'étranger.

Cette qualité, d'ailleurs, nous avons l'ambition de l'améliorer sans cesse tant par le choix des documents photographiques en noir et en couleurs que par la publication d'articles de personnalités universellement connues.

Sûrs de l'appui fidèle que voudront bien continuer à nous apporter nos abonnés et nos lecteurs, dont les suggestions seront toujours bienvenues, nous sommes persuadés que France-Illustration *affirmera sa réputation de première revue française universelle.*

FRANCE-ILLUSTRATION

PP PERMO
Traitement Général des EAUX
Ets PHILLIPS & PAIN
MONTROUGE-SEINE

COSTUMES SUR MESURE
pour Hommes et Dames
Peignés pure laine tous coloris
ROUBAIX-TAILLEUR
10, rue Saint-Antoine - PARIS
Tél. : TUR. 79-41
Gabardines, Canadiennes, Pantalons fantaisie
SPECIALISTE du VÊTEMENT prêt à porter, façon mesure
5 % de réduct. sur présentation de FRANCE-ILLUSTRATION

Bientôt...
...votre horloger recevra l'authentique MONTRE ULTRA
ULTRA, ne transigeant pas avec la QUALITÉ, avait réduit sa production de 90 % depuis 1940.
Aujourd'hui, sa fabrication reprend, plus parfaite que jamais...
Bientôt, vous retrouverez ULTRA chez tous les bons horlogers.
Réservez-vous !
MANUFACTURE à BESANÇON
DEPUIS 1882
ULTRA

BON GRATUIT
Pour recevoir sous pli discret la brochure "Soignez vos seins" écrivez-nous :
ADAMS
3, quai J.-Moulin, LYON, Service F.I.

à défaut Établts ADAMS, 3, quai J.-Moulin, LYON, service F.I.

HOTELS et VILLÉGIATURES

BRETAGNE
(LA BAULE)
MAJESTIC Sur mer plein midi - Tél. 24-86
Près du Casino, 1er ordre.
Vue unique sur la Baie.

PYRÉNÉES
SALIES-DE-BÉARN (B.-Pyr.)
Maladies de la femme. Maladies de l'enfant.
Séquelle des blessures de guerre.
CASINO. SPORTS. PISCINE.

CÔTE D'AZUR
NICE TERMINUS
Hôtel-Restaurant
Face gare.

AU GRAND HOTEL DU CAP FERRAT
entre NICE et MONTE-CARLO - T. 250-20
On boit à pleines coupes
toutes les joies de l'Été
Son Restaurant - Sa Piscine - Sa Plage

CCC Comptoir Commercial Caoutchouc
Sur un imperméable
C.C.C.
la pluie frappe... sans entrer
35 à 41 Bd Haussmann Paris
Vêtements pour tous sports
Gaines. Soutien-gorge. Hygiène
Tapis - Caoutchouc industriel - etc

QUATRIÈME ANNÉE NUMÉRO 138 22 MAI 1948

France ILLUSTRATION

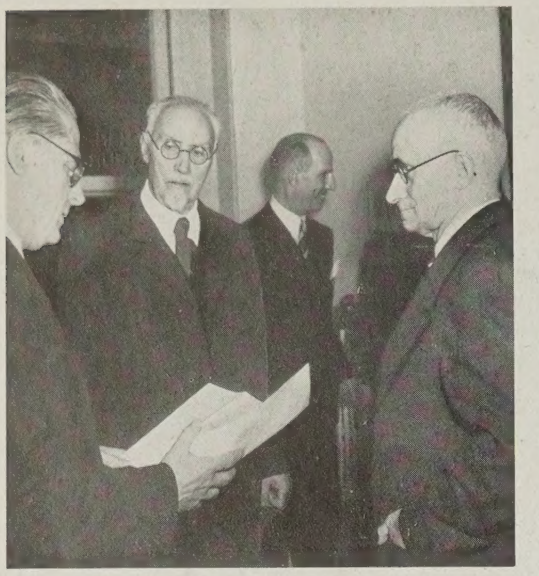
GEORGES OUDARD
FONDATEUR

G. CAHEN-SALVADOR
DIRECTEUR GÉNÉRAL

LE DISCOURS DU MUSÉE GALLIERA

Avant de déclarer ouverte l'exposition « Huit siècles de vie britannique à Paris », la princesse Elizabeth a prononcé en français, au musée Galliera, un discours dans lequel elle a évoqué en termes émus les liens d'amitié sincère qui unissent la Grande-Bretagne et la France. On reconnaît à ses côtés le duc d'Edimbourg, M. Georges Bidault, M. Pineau, ministre des Communications, chargé du Tourisme.

INSTANTANÉS de la SEMAINE MONDIALE



M. LUIGI EINAUDI reçoit de M. Gronchi, président de la Chambre des députés, en présence de M. Bonomi, qui préside le Sénat, notification de son élection à la présidence de la République italienne.

« **L'EUROPE OU LA MORT** » a proclamé M. Paul Ramadier, ancien président du Conseil, en conclusion de son discours devant le Congrès pour l'Union européenne. Derrière lui, MM. Paul Reynaud et Dautry.

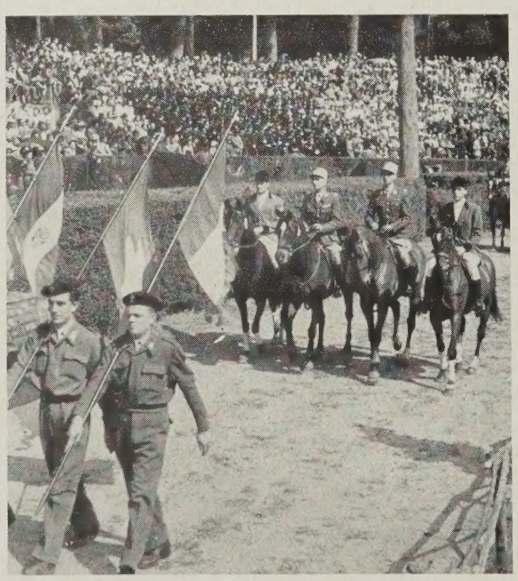
S. M. LE ROI GUSTAVE V DE SUEDE, doyen des monarques d'Europe, s'est arrêté à Paris après son séjour annuel à Nice. Il a exprimé à ses amis l'espoir de revenir l'an prochain sur la Côte d'Azur.

LE GENERAL BEDELL SMITH, ambassadeur des Etats-Unis à Moscou, qui est à l'origine des notes échangées entre les Etats-Unis et l'U. R. S. S., arrive à l'aérodrome d'Orly, venant de Berlin.

A PILSEN, les ouvriers et les étudiants tchèques, bravant la police, sont allés manifester devant le monument qui va être élevé à la mémoire des soldats américains qui luttèrent pour libérer la ville.

LE PRESIDENT PERON, dont le succès s'est affirmé aux élections, a inauguré solennellement à Buenos-Aires la session du parlement par un discours, où il a évoqué les réformes réalisées en Argentine.

M. AVERELL HARRIMAN, ambassadeur du plan Marshall, serre la main de M. René Mayer, ministre des Finances, avec lequel il s'est entretenu durant son séjour à Paris, où seront installés bientôt ses services.



LE DEFILE DES FRANÇAIS vainqueurs au concours hippique de Rome : MM. Coué-Cavaillé (Marquis III) ; J. d'Oriola (l'Historiette) ; Fresson (Décamètre) ; le chevalier d'Orgeix (Sucre de Pomme).

A ROME, M. Alcide de Gasperi félicite Louis Jouvet dans sa loge, à l'issue d'une représentation de *l'Ecole des femmes* donnée par la troupe des comédiens français, dont le succès a été triomphal.

GARE DU NORD, 9 H. 25, LA PRINCESSE ELIZABETH VIENT D'ÊTRE ACCUEILLIE PAR M. GEORGES BIDAULT AU NOM DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE.

LA PRINCESSE ÉLIZABETH A PARIS

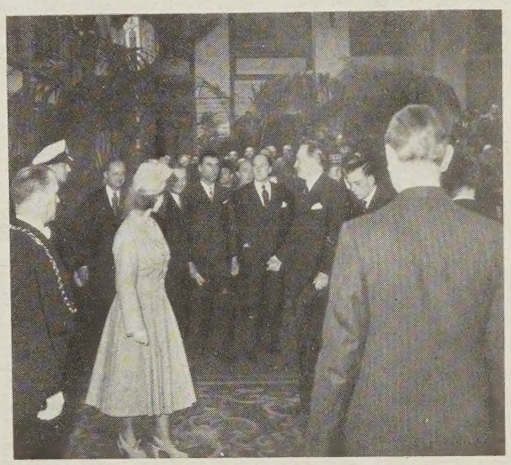
La gare du Nord, qui, dans le passé, a déjà été le théâtre de tant d'arrivées solennelles, s'est trouvée comme illuminée, le vendredi 14 mai, à 9 h. 25, quand est apparue la radieuse princesse au sourire enchanteur, telle une séduisante ambassadrice du grand peuple allié. Pour son premier voyage dans un pays étranger à l'Empire britannique, la future reine de Grande-Bretagne a choisi la France. Ce geste nous touche profondément. Et, au cours de leur premier trajet accompli à travers notre capitale, la princesse Elizabeth et le duc d'Edimbourg n'auront pas été insensibles à la ferveur amicale que leur aura exprimée le public parisien. Cette ferveur, Paris l'a manifestée non point par des acclamations, mais par des applaudissements très chaleureux. Car telle est décidément, dans de telles occasions, l'attitude de nos foules : c'est par des battements de mains qu'elles expriment leurs sentiments d'enthousiasme.

Cette visite de la princesse Elizabeth et du duc d'Edimbourg évoque d'ailleurs bien des souvenirs émouvants qui comptent beaucoup dans les annales des cent dernières années.

L'entente cordiale, si elle nous a valu maintes fois les avantages les plus précieux, n'a pas toujours été sans ses déconvenues et ses malentendus. Mais elle nous a procuré, avec ses visites royales, des épisodes charmants, qui ont marqué très agréablement dans notre histoire contemporaine.

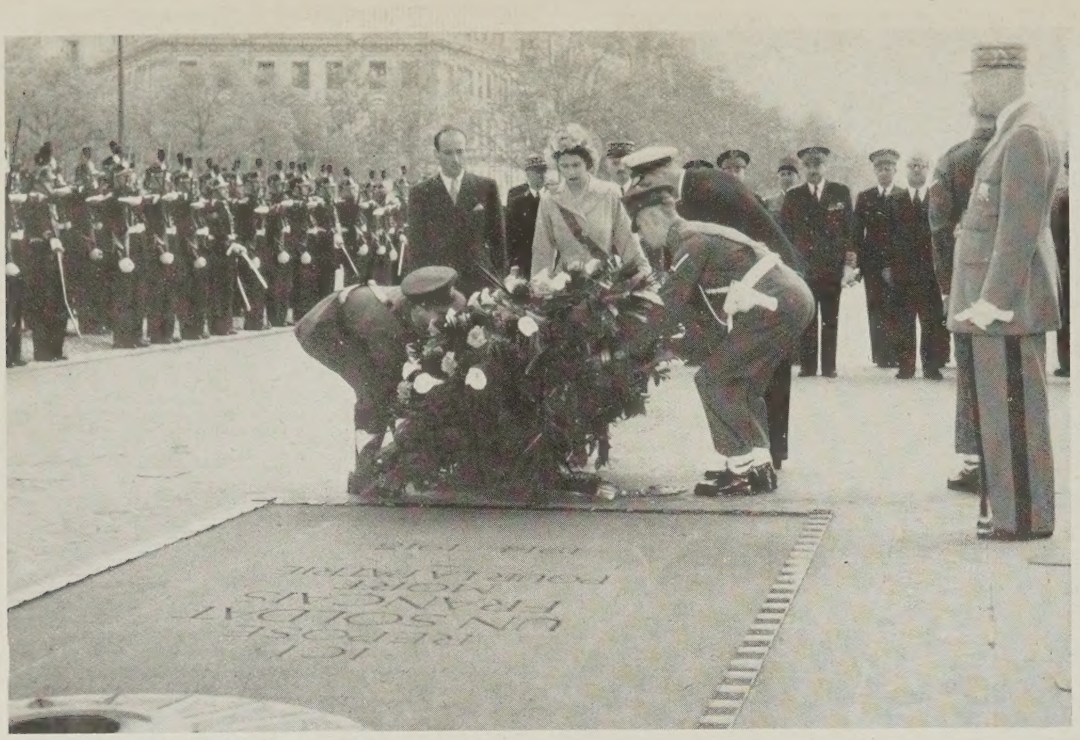
Au milieu du XIX[e] siècle, les souvenirs de Waterloo étaient encore assez vivaces à Paris pour que, lorsque la jeune reine Victoria et Louis-Philippe décidèrent de se rencontrer, ils choisissent comme lieu de leur réunion non pas la capitale, mais le château d'Eu, près du Tréport. Le roi, malgré son grand âge, alla recevoir la souveraine à son débarquement, le 2 septembre 1843. Il fit les honneurs de son château avec beaucoup de munificence ; il y eut de splendides fêtes, des chevauchées dans les bois, des collations sous la feuillée. Lord Aberdeen, en sa qualité de représentant du

LE COUPLE PREND CONTACT AVEC PARIS.

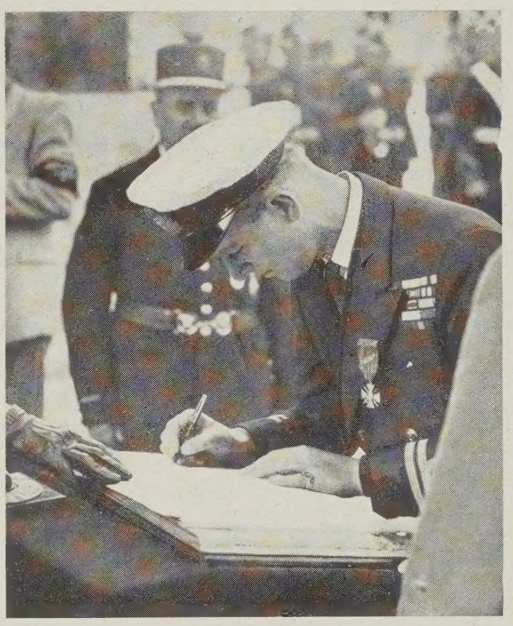


PEU AVANT DE QUITTER LA GARE DU NORD.

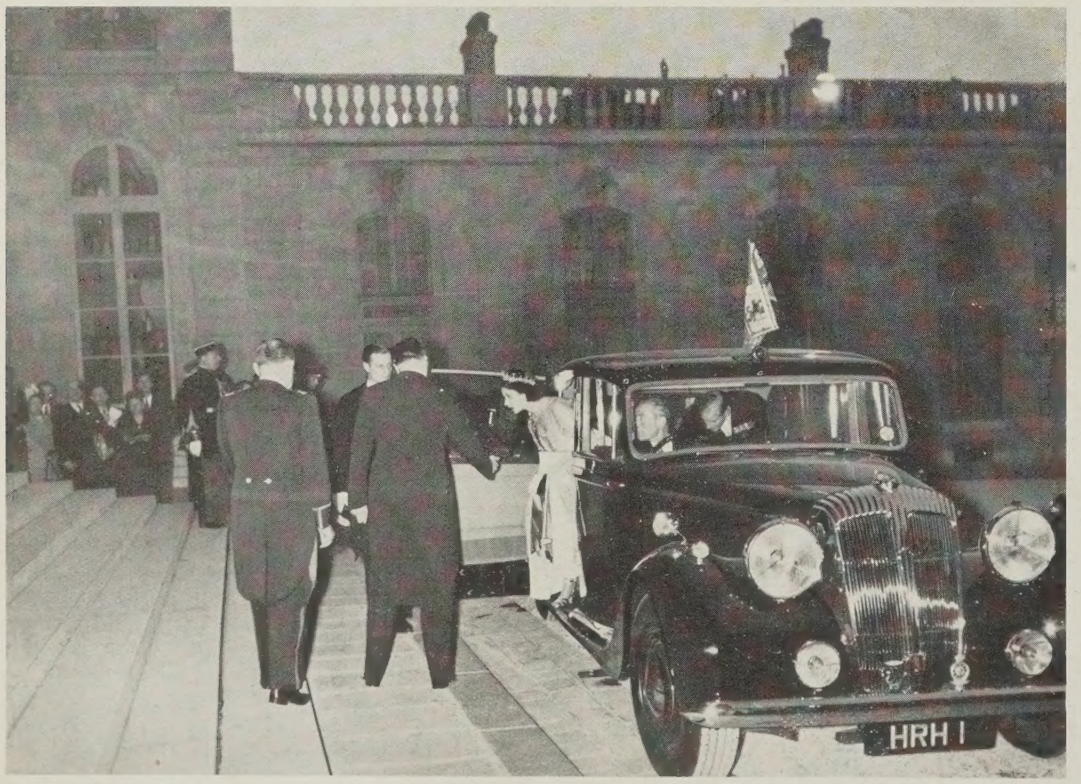
LE CORTÈGE ARRIVE FAUBOURG-SAINT-HONORÉ.



VENDREDI 12 H. 30. L'HOMMAGE DE LEURS ALTESSES ROYALES AU SOLDAT INCONNU FRANÇAIS.



LA PRINCESSE ELIZABETH, LE DUC D'EDIMBOURG SIGNENT LE LIVRE D'OR DE L'ARC DE TRIOMPHE.



VENDREDI 20 H. 30. LA PRINCESSE ET LE DUC D'EDIMBOURG HOTES DU PALAIS DE L'ELYSÉE.

Foreign Office et du premier ministre sir Robert Peel, accompagnait alors la reine sur la terre française. Nous aimerions rappeler les deux autres voyages de Victoria en France en 1855 et 1858, celui d'Edouard VII en 1903, celui de George V et de la reine Mary en 1914, celui d'Edouard VIII en 1936, celui de George VI et de la reine Elizabeth en 1938. Mais nous avons hâte de commenter, synthétiquement, hélas ! les pérégrinations de notre gracieuse visiteuse.

Continuant la tradition de ses illustres devanciers, la princesse Elizabeth, pendant son séjour en France, a su, dans toutes les occasions, s'attirer l'admiration et l'affection des populations.

C'est évidemment au discours du musée Galliera qu'elle avait, à l'avance, consacré toute son attention. Prendre la parole dans une langue étrangère et devant un public d'élite est pour

SAMEDI 13 H. AVANT LE DÉJEUNER A TRIANON.

SAMEDI 18 H. DÉPART DE L'HOTEL LAUZUN.

les orateurs les mieux doués et les mieux exercés une opération délicate. On s'explique que la princesse ait été, dès son arrivée à Paris, préoccupée par l'imminence de cette épreuve. Or, nous n'aurions pas osé attendre d'une altesse si juvénile une allocution aussi longue et aussi riche en considérations graves et substantielles.

Ceux qui ont eu l'occasion de la féliciter sur cette réussite oratoire ont d'ailleurs constaté combien ces compliments faisaient plaisir à celle à qui ils étaient adressés. Son Altesse Royale voyait certainement dans cet effort qu'elle s'était imposé le point culminant de son voyage — si nous exceptons toutefois l'instant solennel où elle fut, à l'Elysée, ceinte du grand cordon de la Légion d'honneur.

Dans toutes les autres circonstances où ils ont paru parmi nous, le duc et la duchesse d'Edimbourg se sont, par leur charme et leur enjouement, conquis de chaleureuses sympathies.

A Versailles et à Fontainebleau, la princesse

retrouva à chaque pas des souvenirs qui, en définitive, sont communs aux deux nations associées par d'indéfectibles liens. A Versailles, elle s'arrêta longuement devant un tableau représentant Louis-Philippe à Windsor, au moment où il reçut l'ordre de la Jarretière, et devant une autre toile montrant Victoria chez Louis-Philippe au château d'Eu, à l'époque où, jeune reine, elle était pleine de gaîté.

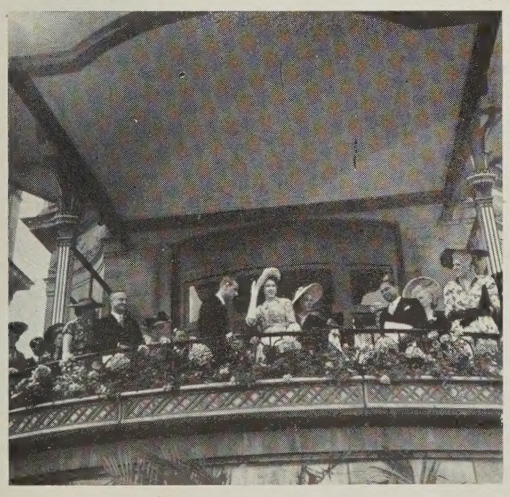
Avec la réception à l'hôtel Lauzun et la soirée à l'ambassade britannique le samedi se terminait la partie officielle du voyage. C'est en simples particuliers que la princesse et le duc se rendirent le dimanche à l'église anglicane et c'est à titre privé que le général Vanier, ambassadeur du Canada, les reçut à déjeuner. Quant à l'après-midi et à la soirée, elles furent on ne peut plus parisiennes : Longchamp, la Tour d'Argent, Carrère. La princesse, longuement acclamée et applaudie, resta près de deux heures à Longchamp. Chez Carrère, le défilé des dix plus délicieux mannequins qui se puissent rêver piqua vivement la curiosité de la jeune princesse. Le lundi de Pentecôte, le duc et la duchesse d'Edimbourg ont eu enfin la sensation de se sentir en contact immédiat avec le public français.

Il leur restait encore à admirer le magnifique spectacle de l'Opéra — qui constituait dans toute la force du terme un merveilleux achèvement à leur voyage enchanté. Le lendemain matin, la gracieuse fée, à laquelle nos cœurs s'étaient si vite attachés, s'envolait vers son île natale, vers ce foyer où l'attendaient des souverains si chers à leurs sujets.

Notre population parisienne conservera longtemps le souvenir ému de cette trop rapide apparition. Désormais, la princesse Elizabeth restera populaire parmi les Français qui attendront avec impatience de la revoir.

Rayonnante princesse, merci ! Nous vous sommes reconnaissants de nous avoir procuré l'intermède charmant de votre visite. Nous avons retrouvé en votre sourire celui de vos parents respectés et la loyale amitié du peuple anglais.

DIMANCHE MATIN. PRÈS DE L'ÉGLISE ANGLICANE.



DIMANCHE 16 H. 30. ARRIVÉE A LONGCHAMP.

DIMANCHE. APRÈS DINER A LA TOUR D'ARGENT, LE COUPLE S'EST RENDU DANS UN GRAND CABARET.

UN DES GRACIEUX SOURIRES DE LA PRINCESSE QUE LES PARISIENS NE SONT PAS PRÈS D'OUBLIER.

France-Illustration *publiera dans quelques jours un album hors série abondamment illustré qui sera consacré aux quatre merveilleuses journées que la princesse Elizabeth et le duc d'Edimbourg ont passées à Paris du 14 au 18 mai. Retenez dès aujourd'hui cet album chez votre fournisseur habituel ou à* **France-Illustration**, *13, rue Saint-Georges.*

JOHN CROME. « BOULEVARD DES ITALIENS VERS 1815. »

PEINTRES PARISIENS D'OUTRE-MANCHE

HUIT SIÈCLES DE VIE BRITANNIQUE A PARIS

par FRANK MCEWEN
délégué des Beaux-Arts auprès du British Council en France

L'EXPOSITION « Huit Siècles de vie britannique à Paris », née de l'enthousiasme de nos deux peuples, a pour but de symboliser l'esprit de nos rapports humains, rapports ayant l'âge même de nos nations. La grandeur de l'esprit incarné par l'union des œuvres d'art me semble amoindrie une fois cristallisée et réduite à la valeur picturale de quelques toiles dans un musée. Il convient alors de penser plus que de regarder pour retrouver la magnificence du sujet. Les yeux de l'esprit sentent facilement en cette exposition la virilité du thème, qui demeure extraordinairement vivant à travers les âges jusqu'à nos jours, et même en dehors du musée sa vie continue par la présence de plusieurs jeunes artistes britanniques luttant dans les ateliers parisiens.

Je répète que le thème est vaste et difficile à symboliser en un titre ou une exposition ; un épais volume pourrait contenir d'innombrables connaissances sur ce sujet, mais ce ne seraient que des « points d'appui » comparables à quelques taches de couleurs éparses prélevées d'une toile de Cézanne, qui seraient forcément impuissantes à suggérer les subtilités qui unissent l'ensemble.

Ainsi, la synthèse du thème est aussi difficile à décrire que l'analyse des influences réciproques entre les enfants de même famille. Notre thème trouve son expression dans le sang même de certaines familles spirituelles d'Europe aux veines entremêlées. Je veux dire que chaque Français, chaque Anglais visitant l'exposition, donnant libre cours à sa pensée, retrouvera en lui-même ces résonances artistiques et humaines.

La présence des artistes britanniques à Paris depuis près de deux siècles se manifeste essentiellement de deux façons. La première est celle, physique, des peintres vivant en partie à Paris, qu'ils considéraient le plus souvent comme leur « spiritual home ». Tel fut le cas de Bonington, de Sisley, de Charles Conder, de Sickert, de Christopher Wood, de Frances Hodgkins, de Ben Nicholson et, de nos jours, de William Hayter et beaucoup d'autres jeunes comme Raymond Mason, Edward Paolozzi et William Gear.

De même, Rowlandson, notre premier grand caricaturiste ou commentateur de la vie franche et joyeuse, participait étroitement à la vie parisienne, puisque à l'âge de seize ans il vivait chez une tante française. Elle lui laissa d'ailleurs une fortune considérable qu'il dilapida rapidement au jeu avant d'atteindre sa vingt-sixième année.

L'autre présence, psychique, est celle de l'œuvre du peintre anglais dont l'inspiration fut adoptée par l'Ecole de Paris ; elle est plus grande dans l'esprit de la qualité. Tel fut le cas de Blake, qui ne vint jamais en France, mais fut adopté longtemps après sa mort par les surréalistes ; de Constable, qui envoya au Salon de 1824 ce même paysage de notre exposition dont le ciel inspira Delacroix et l'incita à visiter Londres pour en découvrir d'autres, et de Turner, qui vint souvent à Paris sans se mêler à la vie artistique, mais dont les œuvres révélées à Pissarro et à Monet, à Londres, en 1870, aidèrent à déclencher la ferveur impressionniste.

Ces grands messages, ceux de Constable et de Turner, seuls les peintres parisiens ont su les entendre et les amplifier : c'est ainsi que leur présence est bien plus vibrante au sein de l'art français.

Certains des peintres représentés au musée Galliera vinrent pendant peu de temps. Ils n'ont ni influencé ni subi l'influence de l'Ecole de Paris, tels Crome, qui y passa quelques jours en 1814, d'où naquit une si belle toile : « Boulevard des Italiens ». Elle est reproduite ici et son style, plus léger que celui de son œuvre habituelle, semble respirer la joie de vivre des Français, dont il parle dans une lettre à sa femme comme « la plus heureuse nation qui puisse exister ». Il précise aussi qu'il a « un bon logement, la chose la plus difficile à trouver à Paris », ce qui fait croire que la situation, à cet égard, est inchangée !

JOSEPH NASH. « LES JARDINS DU PALAIS-ROYAL VERS 1835. »

Thomas Girtin passa six mois en France, faisant des vues de Paris pour des éditeurs de gravures. Il est possible que sa technique en aquarelle, très avancée pour l'époque, ait influencé indirectement l'art français, mais il est mort à vingt-sept ans, ayant bien profité de la vie. Il aurait, d'après son vieux maître Dayes, « permis à ses passions de déborder sa sagesse en se précipitant dans les excès », ce qui voulait dire sans doute : « Brûler la chandelle par les deux bouts. »

La vue de Montmartre de Henry Edridge reproduite ci-dessous n'a certainement influencé personne « par l'esprit », mais elle nous donne une assez étonnante idée de Paris à l'époque.

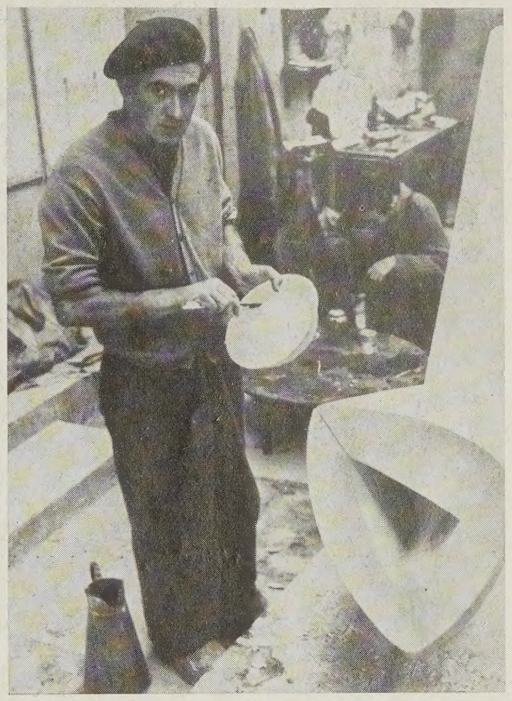
Joseph Nash peignait des vues très charmantes de Paris. Ses « Jardins du Palais-Royal » d'environ 1835 sont reproduits en même temps que le « Moulin-Rouge » de Charles Conder. Ce dernier appartenait au milieu gravitant autour de Toulouse-Lautrec. Peintre de la vie nocturne de ce fameux Paris 1900, il fréquentait le « Rat Mort » et le « Chat Noir ». On le reconnaît sur une toile de Lautrec, « Deux Valseurs au Moulin-Rouge ».

La vie de Conder, étroitement lié à ses contemporains français, ressemble en ceci à celle que mena plus tard Walter Sickert à Paris, auprès de ses maîtres Degas et Manet.

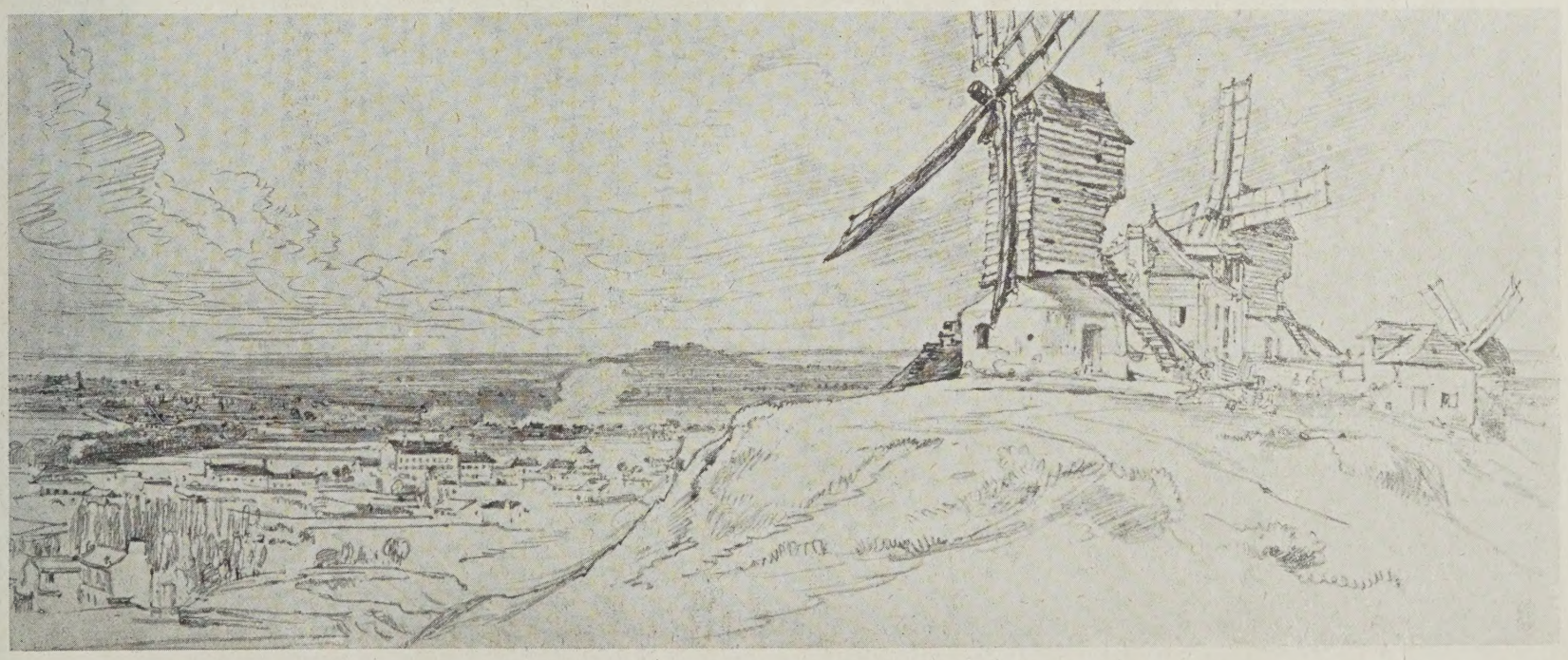
Mais une des vies les plus symboliques dans l'esprit de cette manifestation est assurément celle de Richard Parkes Bonington, peintre d'un modernisme remarquable pour l'époque et pour son âge, car il est mort à vingt-sept ans, en 1828. A dix-huit ans, il entra au cours du baron Gros, à l'Ecole des Beaux-Arts. Il se lia avec Delacroix, qui ne cessait de chanter ses louanges et l'accompagna en son pèlerinage à Londres pour admirer Constable. Son « Parterre d'eau à Versailles », prêté par le Louvre, est un des bijoux de l'exposition.

On n'enlèvera jamais aux Français l'idée que la cuisine anglaise est immangeable, comme à l'« Anglais moyen » que Paris-Montmartre est un chef-lieu de légèreté et de plaisir raffiné. Rowlandson, avec sa belle force comique, un peu bestiale, nous montre l'Anglais venant à Paris pour se « distraire ». Personnellement, je crois que — depuis l'époque où Guillaume nous conquit avec la tapisserie de Bayeux — nous avons beaucoup de petites plaisanteries à nous pardonner mutuellement, mais aussi des éléments d'échange artistique suffisamment interpénétrés pour nous connaître et, dans ce domaine, profondément nous estimer.

L'exposition, d'ailleurs, esquisse l'esprit de nos liens, admirables dans l'art du passé, mais je ne saurais négliger la partie essentielle de l'avenir, la « vie même » de nos rapports présents et futurs. Notre temps, où les tristes nécessités de la vie matérielle nous accablent, rend de plus en plus dure « la percée » d'un peintre jeune et inconnu sur une terre étrangère. Ces âpres conditions n'ont pas empêché quelques très jeunes artistes de chez nous de suivre sur place les directives de l'Ecole de Paris à la recherche du neuf. J'ai commencé cet article en suggérant que la présente manifestation était moins celle d'objets d'art que de l'esprit, celui de nos liens. En effet, il est passionnant, à l'exposition, de suivre cet esprit dans nos rapports artistiques jusqu'en 1900... Il est passionnant aussi de constater, grâce à ces jeunes peintres dans Paris, qu'en 1948 cet esprit vit !



LE JEUNE PEINTRE ET SCULPTEUR ANGLAIS DANS SON ATELIER, A PARIS, EN 1948.



HENRY EDRIDGE. « MONTMARTRE VERS 1817. »

Le couple princier a l'Elysée, après la remise du grand cordon de la Légion d'honneur.

Lundi 12 h. 30. Chateau de Fontainebleau.

Dans l'après-midi. A Vaux-le-Vicomte.

Au cours de leur dernière soirée parisienne, Leurs Altesses Royales ont assisté, a l'Opéra, a un spectacle donné par le corps de ballet.

UNE BELLE RANGÉE DE POULICHES ARDENNAISES. MASSES PUISSANTES, MEMBRES SOLIDEMENT ÉTABLIS. ELLES SERONT DE MAGNIFIQUES POULINIÈRES.

QUE DEVIENT L'ÉLEVAGE FRANÇAIS

par

le lieutenant-colonel TRÉ-HARDY

La France a plus de chevaux qu'avant la guerre. En 1939, nous comptions 2 millions 800.000 têtes, nous en totalisons maintenant plus de 3 millions. L'élevage français a la vie dure ; il a résisté aux réquisitions allemandes, qui ont enlevé à nos campagnes près de 700.000 animaux. Mais la réquisition ne s'adressait qu'aux chevaux de service, à ceux qui, mâles ou femelles, n'étaient pas mis à la reproduction. Une carte de saillie immunisait du danger. Les paysans le comprirent, ils livrèrent aux étalons le maximum de juments disponibles. De là, depuis la libération, une habitude rémunératrice se traduisant par une augmentation sensible des naissances, un tiers par rapport à 1939, donnant un total annuel de 350.000 jeunes poulains. D'autres raisons de cette augmentation se placent sur le plan utilitaire. Ainsi le courant continu amorcé depuis quarante ans pour remplacer la traction bovine par la chevaline, les tracteurs agricoles moins nombreux qu'autrefois, ou, tout au moins, l'essence plus rare obligent les grandes fermes motorisées à revenir à la collaboration du cheval.

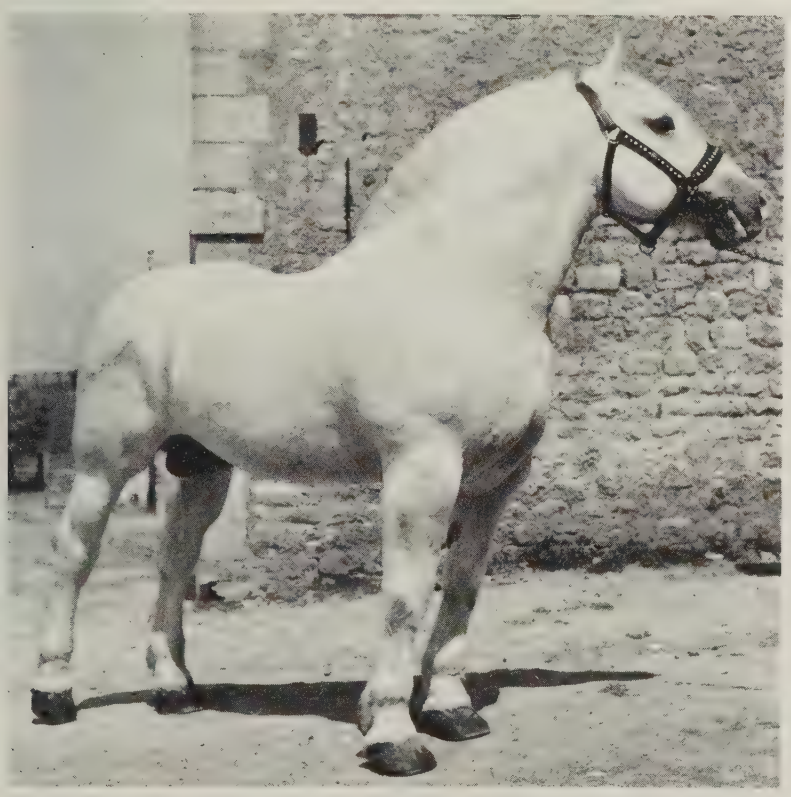
LE CYCLE DU CHEVAL DE TRAIT

Cet ensemble de circonstances place 1948 sous le signe d'une grande prospérité de notre élevage, dont les neuf dixièmes sont composés de chevaux de trait, le reste comprenant les chevaux de demi-sang et de pur sang.

Les races de trait sont, à juste titre, l'orgueil de notre production. En tête vient le percheron, le pur sang des chevaux de trait, dont la masse absorbe à elle seule la moitié de la population chevaline française. Cet athlète poids lourd pèse en moyenne 750 kilos. Il est puissant et généreux, son ascendance arabe lui confère une incontestable distinction. En pleine force, entre quatre et huit ans, son prix actuel atteint 150.000 francs. L'Orne, la Sarthe, la Mayenne, certaines régions du Loir-et-Cher, du Maine-et-Loire, du Calvados et de l'Eure se disputent l'honneur de sa naissance. Ce magnifique animal et ses dérivés passent pour la première race de trait du monde.

Le breton, par contre, est un animal de trait moyen, dont le poids varie entre 600 et 650 kilos. Ses départements naisseurs se situent dans la rude Armorique : Finistère, Côtes-du-Nord, Morbihan. Le breton présente une grande faculté d'adaptation. Il est actif, rustique et convient parfaitement aux travaux des champs.

Moderne, harmonieux, compact, facile à manier, voilà les caractéristiques de l'ardennais : il rejoint le percheron comme poids lourd ; en poids léger il arrive à 600 kilos. Les Ardennes et la Haute-Marne, quelques parties de la Moselle et de Meurthe-et-Moselle sont ses lieux d'élection.



CE MAGNIFIQUE ÉTALON BOULONNAIS RESPIRE LA FORCE ET LA FIERTÉ.

UN ÉTALON BRETON. SA PROFONDEUR DE POITRINE EST REMARQUABLE.

Le travail matinal des anglo-arabes au haras de Pompadour. Petit galop à l'entraînement ; les chevaux s'appuient et tirent avec peine.

Reprise d'une société hippique rurale alsacienne. Les chevaux sont « verts » et cabriolent.

Les deux guerres et l'occupation ont fortement diminué la jumenterie boulonnaise. Le boulonnais se trouve dans le Pas-de-Calais, dans la Somme, ainsi que dans la Seine-Inférieure. L'élégance et l'harmonie de ses formes font de ce cheval unique le cheval du connaisseur. Son modèle est aussi réussi en poids lourd qu'en poids moyen.

Si les poulains de trait sont cantonnés jusqu'au sevrage, c'est-à-dire jusqu'à six mois, dans les départements naisseurs, ils les quittent bientôt après pour des départements échangistes, sorte de points de concentration et de plaques tournantes, d'où ils amorcent un cycle continu sous l'impulsion d'une corporation qui rend de grands services à l'élevage, celle des marchands de chevaux. Ce sont eux qui provoquent cette migration des poulains et qui permettent leur brassage et leur répartition.

Les départements échangistes sont, pour la commodité des naisseurs, assez près des régions de production. Le jeune cheval y fera son élevage, qui l'amènera à deux ans, ainsi que son dressage, qui le prend de deux ans à trois ans et demi. Souvent les stades de la migration sont confondus deux par deux, les départements éleveurs sont quelquefois départements naisseurs, ceux-ci pouvant être également départements dresseurs.

Les percherons se groupent dans l'Eure, la Seine-Inférieure, le Calvados ou en Eure-et-Loir. Les bretons sortent de l'Armorique par les départements d'Ille-et-Vilaine et de la Loire-Inférieure, qui les orientent vers l'intérieur du pays. Les ardennais se cantonnent dans la Drôme et dans l'Yonne, points centraux appréciables. Les boulonnais, dans la Somme et dans l'Aisne.

Mais le jeune cheval a atteint trois ans et demi. Son dressage est achevé. Il est prêt à terminer son cycle et à rejoindre les départements utilisateurs, qu'il doit normalement aborder à quatre ans.

Les plaines du Nord et celles de l'Ile-de-France verront alors son effort lent et puissant. Ces régions de grande culture se partageront son travail avec le Midi viticole. Les régions de petite culture, très morcelées, comme l'Indre-et-Loire, l'Aube ou la Vienne, l'utilisent aussi à plein rendement.

EXPORTATION — IMPORTATION

Les Allemands ayant réquisitionné les chevaux de service au maximum, nous nous sommes trouvés, à la fin des hostilités, dans l'impossibilité d'exporter, ce que nous faisions autrefois couramment. En effet, nous nous suffisions à peine. Cette situation touche à sa fin, nous nous préoccupons de débouchés pour l'avenir : Espagne, Italie, Europe centrale. 1948 verra le démarrage d'une exportation rémunératrice.

Non seulement la France n'exportait plus ses chevaux de trait, mais elle était contrainte d'en importer pour faire face à ses besoins. Danemark, Hollande, Belgique, Angleterre, Irlande, Canada sont venus combler, par des arrivages successifs de 35.000 têtes environ depuis 1945, les vides causés par les occupants. L'année en cours mettra le point final à ces tractations. D'une part, à cause de notre production chevaline intensive, d'autre part, du fait de la dévaluation qui rend désormais les chevaux étrangers plus chers que ceux du marché intérieur.

Par contre, en ce qui concerne l'exportation des reproducteurs de trait, la France a toujours été la dispensatrice des animaux d'élite dans le monde entier. Ce mouvement, interrompu par la guerre, a repris depuis la libération. Le récent voyage de M. Maurice O'Neill, directeur du Comité national interprofessionnel des chevaux et mulets, à travers l'Amérique du Sud, où il a présenté nos races françaises dans une série de conférences agrémentées du film *Conquêtes* (version espagnole), prouve assez, par le grand succès qu'il a obtenu, la vogue de nos reproducteurs dans le monde entier. Elle est due à la sélection opérée depuis deux cent cinquante ans et aux méthodes suivies par les haras nationaux. Cette pérennité dans l'effort a donné à la France des races très fixées, admirablement adaptées au service demandé. Les étalons percherons partent pour l'Angleterre, où une société hippique percheronne a été fondée. Le Canada, les Etats-Unis et l'Argentine sont également demandeurs. Les bretons sont prisés en Espagne, en Afrique du Nord, où, croisés avec des « barbes », ils donnent un excellent produit. L'Italie, la Hongrie, la Pologne et le Brésil achètent des bretons depuis longtemps. La zone française en Allemagne, la Pologne et l'Espagne misent sur l'ardennais. Enfin, l'Argentine apprécie le boulonnais, le cheval de l'élite.

LE DEMI-SANG ET LE PUR SANG

Un mot sur nos chevaux de demi-sang. Ils forment deux groupes importants : les anglo-normands et leurs dérivés vendéens, charentais, charolais, chevaux de l'Ain, qui sont d'excellents chevaux de selle, très prisés à l'étranger, en particulier par la remonte suisse. Cette race fait aussi du « cob », cheval à deux fins, selle et trait léger, formule particulièrement intéressante à l'heure actuelle. L'anglo-normand concurrence avec succès le « hunter », poids lourd irlandais. L'autre groupe est formé par les anglo-arabes — plaine de Tarbes et Limousin — race spécifiquement française, robuste, pleine de verdeur et de brillant. Elle donne un cheval de sport poids moyen, très coté. L'admirable Marquis III, cédé par M. Delesalle à notre équipe de concours internationale, en est un des plus séduisants représentants.

Enfin, le « pur sang », race merveilleusement adaptée et fixée en France, fournit le cheval d'hippodrome proprement dit. Nos écrasants succès dans cette branche en 1946 et 1947 nous ont permis d'exporter depuis dix-huit mois vers l'Angleterre pour plus de 250.000 livres sterling de chevaux de course. Il faut ajouter à cette somme les prix gagnés en Angleterre : 46.000 livres en 1946 et 50.000 livres pour les six premiers mois de 1947. Pharis, récupéré en Allemagne, représente le cheval de pur sang idéal.

En ce qui concerne l'élevage, il ne s'agit pas d'être d'une façon simpliste « pour ou contre le cheval », il s'agit de prendre en considération une branche particulièrement estimable de notre production nationale.

Photographies Machatchek.

CE PERCHERON DU HARAS DU PIN RÉVÈLE SON ORIGINE ARABE PAR LA DISTINCTION DE SA TÊTE.

GESTE JOYEUX D'UN ÉTALON ARDENNAIS, QUI PREND LE GALOP ALORS QU'ON VEUT LE FAIRE TROTTER.

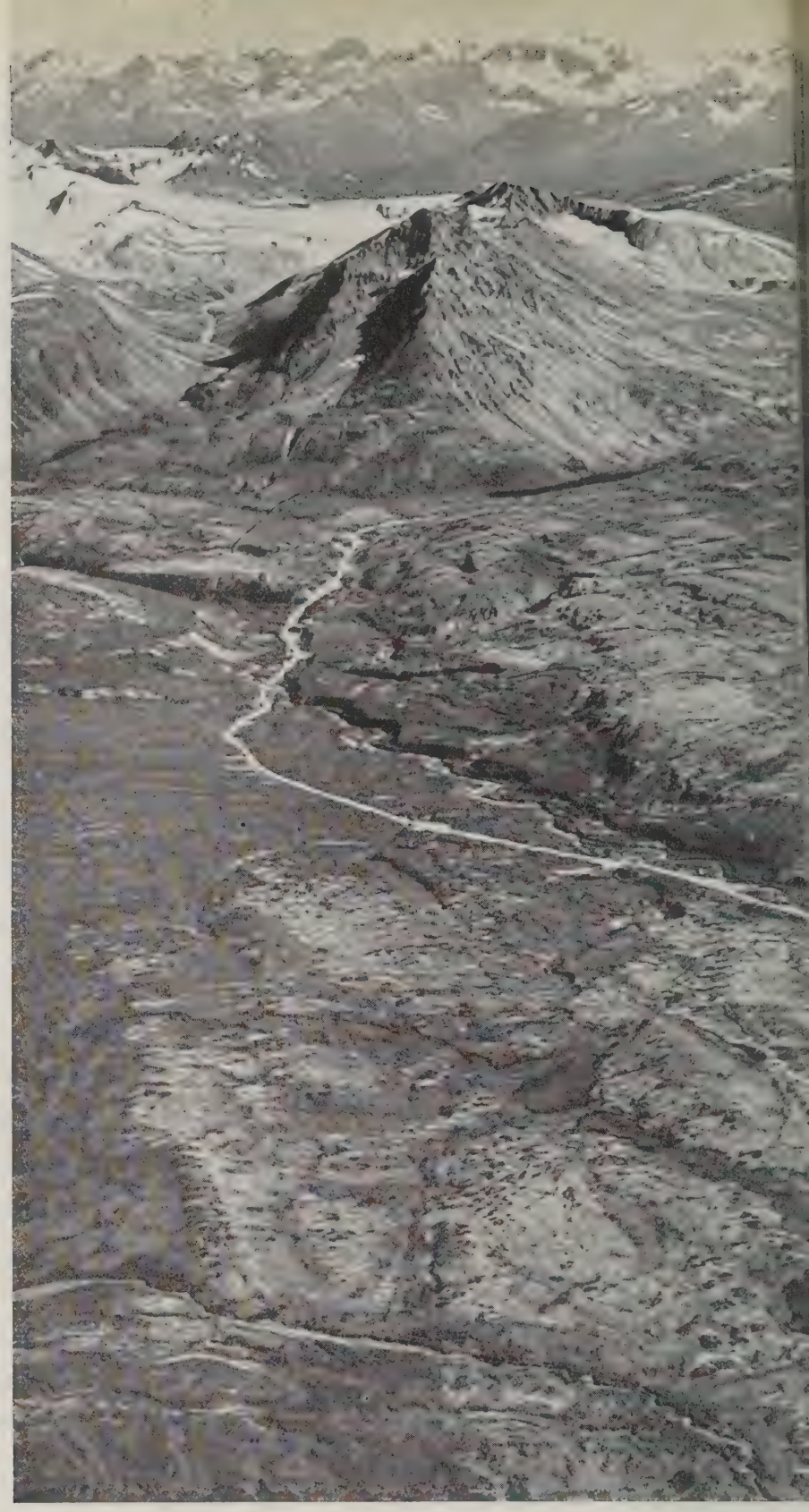
ALASKA

A TRAVERS LES FORÊTS VIERGES DU CANADA

PAR LOUISE WEISS

Dans un précédent article (1), **France-Illustration** ***avait exposé quel rôle considérable la route de l'Alaska a joué dans la conduite des hostilités en permettant d'acheminer vers les îles Aléoutiennes le matériel de guerre américain. Trois ans déjà se sont écoulés depuis la capitulation du Japon, mais la route de l'Alaska ne reçoit que rarement la visite des touristes, tant les régions qu'elle traverse sont désolées. M^me^ Louise Weiss, qui vient de la parcourir, nous fait part dans cet article de ses impressions. Elle a visité les villages de planches surgis du sol avec la guerre et longé les immenses aérodromes d'où s'envolent, aujourd'hui encore, les avions qui survolent ce nouveau centre stratégique du monde qu'est l'Arctique.***

(1) Voir *France-Illustration* du 2 mars 1946.



LA ROUTE « ALCAN », DE 3.000 KILOMÈTRES, DOUBLE LA VOIE AÉRIENNE QUI RELIE,

AU BORD DE LA ROUTE, PRÈS DE WATSON LAKE... A 4.000 MILLES DE TOKIO.

LES leçons de la seconde guerre mondiale, les déductions stratégiques tirées de la possession des plus riches gisements de pechblende du monde, la proximité du pôle aujourd'hui aisément survolé et plus court chemin vers le nord de l'Europe, le voisinage de la Sibérie ont amené les gouvernements de Washington et d'Ottawa à continuer l'effort entrepris pendant la guerre dans les régions les plus froides et les plus désertes qui se puissent concevoir. Cet effort, mes interlocuteurs, tous, le résument ainsi : maîtriser le Grand Nord, maîtriser ses distances incroyables, ses blizzards d'hiver, ses marécages d'été, ses risques de famine, maîtriser son potentiel hydro-électrique, son or, son pétrole, son uranium, ou mieux dit : le défendre contre toute attaque, en ne méconnaissant rien cependant de sa valeur offensive.

De ce prodigieux effort en passe de se concrétiser d'abord en une victoire civilisatrice transformant l'existence des populations disséminées dans les régions polaires, aucun citoyen du Vieux Monde ne peut se désintéresser. Peut-être une des frontières des Etats-Unis se trouve-t-elle sur le Rhin. Mais une autre court sous 80 degrés de latitude N. L'élite américaine en est sûre.

Au début de la guerre, lorsque les troupes jaunes occupèrent deux des îles Aléoutiennes, ces prolongements volcaniques de l'Alaska, un frisson de terreur secoua les riverains de la côte américaine du Pacifique. L'opinion prévaut encore parmi eux que si l'armée japonaise, au lieu d'éclater de Singapour à la mer de Behring, avait concentré ses efforts sur l'Alaska, par exemple, elle eût envahi les Etats-Unis. L'imagination de cette invasion a porté ses fruits. L'Alaska, estoc pointé vers l'énorme flanc de la soviétique Sibérie, est devenu une forteresse imprenable.

Comment ? Avec quels moyens ? Et quelles ressources cette forteresse

ES LE CANADA, LES ETATS-UNIS A L'ALASKA. SA CONSTRUCTION A COÛTÉ 138 MILLIONS DE DOLLARS, A DURÉ NEUF MOIS ET SIX JOURS ET A OCCUPÉ 14.000 PERSONNES.

DIENS SONT AUJOURD'HUI LES NOUVEAUX PIONNIERS DU GRAND NORD, MAIS QUELQUES INDIENS, EN DÉPIT DE L'EMPRISE DU PROGRÈS, CONSERVENT LEURS COSTUMES.

DANS L'ALBERTA, LE PÉTROLE JAILLIT EN PLEIN MILIEU DES CULTURES.

protégerait-elle dans le cas d'un conflit dont la perspective tourmente la planète ? Pour le comprendre, je suis partie de l'Alberta, ce jeune Etat du Canada situé au pied des Montagnes Rocheuses, en bordure des Etats-Unis, à quelque 4.000 kilomètres de l'Atlantique, aussi grand que la France, potentiellement beaucoup plus riche, peuplé de 800.000 âmes seulement, et dont la capitale, Edmonton, il y a cinquante ans, n'était qu'une petite agglomération de tentes et de maisons de bois peureusement groupées autour de l'ancien fort du même nom, construit par les acheteurs de fourrures pour commercer avec les Peaux-Rouges.

Aujourd'hui, Edmonton est une ville moderne comptant plusieurs centaines de milliers d'habitants, une ville brillante d'électricité, bruissante de tramways, sillonnée d'autos, survolée d'avions, une ville riche entourée de silos à blé et de puits de pétrole, une ville qui serait heureuse, follement heureuse, si la guerre, en lui révélant son importance militaire, ne lui avait appris, comme à tout le Grand Nord, que la puissance et la fortune comportent, plus qu'hier et moins que demain, de terribles risques et responsabilités.

Le voici, l'ancien Edmonton des trappeurs et des prospecteurs, devenu un aérodrome de passage pour les quadrimoteurs qui rallient soit Vancouver, sur le Pacifique, soit Tokio, par les îles Aléoutiennes ; le voici constitué en tête de ligne pour les bimoteurs qui survolent, hiver comme été, soit l'Alaska central, soit l'océan Glacial canadien, alors que le temps n'est pas loin où il fallait des semaines et des mois, en bateau ou en traîneau à chiens, pour atteindre leurs eldorados désolés.

Ce n'est pas tout. Edmonton se trouve également à l'orée de la route de

LA ROUTE LONGE FRÉQUEMMENT DES RAPIDES AUX EAUX LIMPIDES ET POISSONNEUSES.

UNE LIAISON TERRESTRE POSSIBLE ENTRE LES U. S. A. ET L'U. R. S. S.

TRACTEURS ET CAMIONS SILLONNENT ENCORE LA GRANDE ROUTE DE L'ALASKA.

3.000 kilomètres construite en neuf mois et six jours par l'armée américaine pour réunir les Etats-Unis à l'Alaska, qui était jusqu'alors inaccessible par terre — route unique construite à travers glaciers et forêts vierges, route qui pendant deux ans ne vit passer que du matériel de guerre.

Mélange d'exaltation et d'angoisse que l'état d'esprit des officiels d'Edmonton ! Les richesses de l'Alberta ne seront-elles pas indispensables à la conduite de la guerre future ? Toutefois, dans les discours qui m'ont été tenus, l'exaltation l'emportait de beaucoup sur l'angoisse.

— Songez que nous cultivons 10 millions d'hectares à peine sur nos 30 millions de terre arable, me disait M. Tanner, le ministre des Mines de l'Alberta, grand notable mormon. Nos ressources en bois sont estimées à 10 milliards de mètres cubes, dont 5 milliards sont présentement accessibles. Nos gisements de charbon et de lignite s'élèvent à 46 billions de tonnes. Notre potentiel d'énergie hydro-électrique est illimité. Ne parlons ni de nos 1.300 fermes d'animaux à fourrures, ni de nos pêcheries, ni de nos réserves de bitume, plus importantes que l'ensemble de tous les autres gisements connus. La grande affaire de l'heure est la mise en exploitation, aux portes mêmes d'Edmonton, de nouveaux champs de pétrole, tellement riches que nous pourrions nous désintéresser de la Perse et de l'Iran si nous étions assurés que leur production ne serve jamais qu'à des usages domestiques.

YELLOWKNIFE, AU BORD DU GRAND LAC SALÉ.

FORT-SAINT-JEAN, LE GARAGE DES POMPIERS.

WHITEHORSE : ASPECT DE LA RUE PRINCIPALE.

J'ai visité ces champs de pétrole. Leurs puits s'élevaient dans les champs de blé. Leurs pipe-lines couraient dans les récoltes. Les moissonneuses contournaient leurs panaches de gaz en flammes.

— Les chasse-neige, les bulldozers, les tracteurs, les tanks, les cuisines, les aéroplanes de l'armée motorisée du Grand Nord feraient de l'essence sur place ! remarqua incidemment mon guide. Et ils en retrouveraient au besoin, sous le cercle polaire, à Norman Wells, sur le fleuve Mackenzie, tout près, en somme, à 1.000 milles d'ici.

Elle a quatre ans d'âge, cette grande route de l'Alaska. Elle a coûté 138 millions de dollars ; elle compte 133 ponts, d'une longueur totale de plus de 100 kilomètres. Protégée des attaques éventuelles venant de l'Ouest par les Montagnes Rocheuses, dont elle longe les contreforts est, elle double la route aérienne qui, à travers le Canada, relie les Etats-Unis à l'Alaska.

Elle a gardé son mystérieux nom de guerre : l'*Alcan*. Parcourons-la. Elle est soigneusement entretenue toute l'année. Des autobus publics la desservent trois fois par semaine dans les deux sens. Des camions ravitaillent les aérodromes qui la jalonnent et qui, sur le seul territoire canadien, sont au nombre de cinq principaux et de trois secondaires, soit environ un pour mille personnes, car les agglomérations humaines sont peu importantes. Le tourisme n'est pas encouragé, vu la pénurie de logement, la rareté des vivres et le danger du climat.

Au mille 49, Fort-Saint-Jean : 800 habitants, limite septentrionale de la grande culture, théâtre d'anciens et féroces combats entre les Iroquois et les acheteurs de fourrures. Les décombres du vieux fort sont encore sculptés de fleurs de lis françaises. Et, entre de petites maisons de bois, on voit les débris d'une chenille Citroën, reste de la malheureuse expédition Bedeaux qui, avant la guerre, avait essayé de vaincre la forêt canadienne. Malgré ses grands moyens, l'expédition avait échoué, battue notamment par les moustiques et les *muskegs* (marécages sans fond en période de dégel). Les stratèges en chambre de Fort-Saint-Jean demeurent persuadés que Bedeaux agissait en liaison avec les puissances de l'Axe et que son échec, connu du Japon, avait ancré ce dernier dans la conviction qu'aucune route de terre ne pourrait jamais ravitailler l'Alaska. La pointe extrême des Etats-Unis dans le Pacifique-Nord restait donc à la merci d'un blocus par mer. L'Alcan a donné aux calculs du Japon un éclatant démenti qui vaut pour l'avenir, quel qu'il soit.

Je visite un élevage de chiens de traîneau, de l'espèce dite Husky. Une femme dirige cet élevage. Son mari est parti voici deux mois aux bouches du Mackenzie, sur les bords de l'océan Glacial, avec l'espoir de découvrir des gisements aurifères. Elle n'en aura des nouvelles que dans trois mois, quand un avion privé ira le chercher pour le ramener au foyer conjugal. Les huskies sibériens ont des yeux bleu clair — morceaux de glace en feu dans leurs mufles noirs.

Je passe des heures avec le jeune représentant de la *Hudson Bay C°*. Il a débuté dans les régions les plus sauvages de la Colombie britannique, si bien que Fort-Saint-Jean lui paraît une ville. Il me raconte nombre d'histoires étranges sur les Indiens qui lui vendaient leurs fourrures et me communique de précieuses photographies prouvant que la tradition des *totems poles* n'est pas encore tombée en désuétude. A Wrangell, à Sitka, ces madriers sculptés contant l'histoire des grands chefs de tribus sont tenus pour des curiosités anciennes. Or, à Kitwanga, ce jeune homme avait assisté lui-même aux fêtes accompagnant l'érection d'un nouveau *totem pole*. L'esprit indien anime encore les parties les plus reculées de la forêt canadienne. Mais, demain, les Blancs l'auront définitivement mis en fuite.

Mille 300. J'arrive à Fort-Nelson, position-clé commandant un nœud de rivières navigables descendant, par le fleuve Mackenzie, vers l'océan Glacial. N'oublions pas qu'au Mackenzie, venant de l'Est, arrivent les chalands de Port-Radium. Le système hydrographique canadien constitue un élément de sa défense. Le Mackenzie est un fleuve aussi terrible et puissant que les grands fleuves de Sibérie. Le Père Levacque, un oblat missionnaire auprès des Indiens de Fort-Nelson, me propose de le descendre à bord de son bateau. Le voyage n'aurait duré que quelques semaines. Le Père me raconte que, lors d'une furieuse débâcle de printemps, un autre Père, qui se trouvait avec lui, vit passer, sur les glaces, la chapelle qu'il avait construite à 200 milles en amont. N'écoutant que sa foi, celui-ci se précipita sur le fleuve démonté et, sautant de bloc en bloc, parvint à sauver le Saint-Sacrement.

L'aérodrome de Fort-Nelson est situé sur le plateau, assez loin de l'ancienne communauté construite, en contre-bas, au bord de la rivière. Le Père Levacque habite tantôt l'aérodrome, tantôt le village où s'élève sa modeste église. Il m'y conduit. Les Indiens, dont il s'occupe avec un inlassable dévouement, reconnaissent son autorité.

Fort-Nelson est un des meilleurs centres de chasse de la forêt canadienne. Les castors y sont innombrables. J'ai vu leurs digues et leurs huttes de branchages. Je passe un après-midi avec les trappeurs blancs égaillés le long de la rivière. Ils m'offrent un rôti d'ours fraîchement tué, arrosé d'un excellent café arrivé par avion, mais tiennent des propos désabusés.

— Oui, sans doute les machines amènent-elles le progrès dans les forêts et toundras que jadis nous étions seuls à hanter avec les Indiens. Oui, sans doute ! Mais peut-être apportent-elles aussi la guerre dans nos régions, dont rien jusqu'alors n'avait troublé la paix.

LE « CANOL »

Plus loin, toujours plus loin, le *Canol*, nom de guerre, comme l'*Alcan*, désigne le pipe-line construit à travers la région aimée des ours grizzly pour amener le pétrole du Mackenzie au Pacifique. La piste qui longe le pipe-line est, pour le moment, fermée aux touristes. Elle les mènera un jour vers les régions minières qui viennent d'entrer en exploitation au bord du Grand Lac des Esclaves et du Grand Lac de l'Ours, vers l'or de Yellowknife et le radium de la Pointe-Labine. De plus gigantesques travaux animent-ils la Sibérie ? Question que tous les pionniers du nord-ouest canadien se posent et qui, pour eux, reste sans réponse.

(A suivre.)

ENTRE WASHINGTON ET MOSCOU

MAIN TENDUE OU PASSE D'ARMES ?

par ALBERT MOUSSET

Aux premières heures du 11 mai, le monde a appris qu'un échange de notes entre les Etats-Unis et l'Union soviétique ouvrait la voie à des négociations amiables pour un règlement général des problèmes dont dépend l'organisation définitive de la paix. L'initiative était venue de Washington. A vrai dire, il ne s'agissait pas d'une communication émanant directement du Département d'Etat, mais d'une sorte d'aide-mémoire résumant l'état des rapports entre les deux pays, que M. Bedell Smith, ambassadeur à Moscou, avait rédigé et qui, dans sa pensée, était destiné non à être publié, mais à marquer un palier de la négociation. Il y était rappelé que l'Amérique avait irrévocablement fixé sa politique extérieure et que celle-ci échappait désormais aux aléas électoraux. Mais aucune hostilité à l'égard de l'Union soviétique n'inspire cette politique et « la porte reste ouverte pour une discussion et un règlement des malentendus qui exercent présentement une influence si nuisible aux relations internationales ».

Le gouvernement de Moscou a aussitôt répondu qu'il se montrait favorable au désir des Etats-Unis d'améliorer les rapports des deux pays et de procéder à cet effet à l'échange de vues qui lui était proposé.

Telles sont les « ouvertures » que l'opinion mondiale a retenues. Bien qu'elles soient, en effet, l'essentiel des deux notes, il n'en faut pas moins observer que celles-ci contenaient d'assez aigres développements sur les griefs respectifs que s'imputent Washington et Moscou. En gros, l'Amérique reproche aux Russes de s'immiscer dans les affaires intérieures des Etats voisins, de manœuvrer les minorités communistes « pour établir des régimes subordonnés à des intérêts étrangers » et enfin d'avoir dénaturé les mobiles dont s'inspire le plan américain d'assistance à l'Europe.

Côté soviétique : on nie catégoriquement toute politique d'ingérence : les « transformations » auxquelles fait allusion la note américaine sont « l'effet naturel de la victoire des forces démocratiques sur le nazisme et le fascisme ». En revanche, on déclare l'opposition au plan Marshall entièrement justifiée par le fait que l'assistance à l'Europe, telle qu'on la conçoit à Washington, porte atteinte « aux droits nationaux et à la souveraineté des Etats participants ».

En somme, les deux parties réaffirment les thèses sur lesquelles repose leur désaccord dans les documents mêmes qui proposent d'y mettre fin.

Les conditions dans lesquelles ces documents ont été publiés appellent d'autres réserves. Il semble que l'ambassadeur américain à Moscou ait engagé une négociation qui, dans son esprit, devait se poursuivre dans le secret des chancelleries. Il venait à Paris pour en suivre le fil lorsqu'il a été lui-même surpris par la publicité donnée par Moscou aux textes qui devaient servir de base aux pourparlers. On a été ainsi amené, dans certains milieux diplomatiques étrangers, à se demander si en abattant inopinément les cartes le Kremlin n'a pas obéi, soit à un mobile de propagande, soit au dessein de limiter à un tête-à-tête russo-américain une négociation qui était à la veille de se débattre entre les Quatre.

Il est en effet à remarquer que le Département d'Etat a pris son initiative sans s'être concerté ni avec Londres ni avec Paris. Et ceci explique l'accueil assez froid que celle-ci a reçu dans les milieux diplomatiques anglais et français, où l'on considère comme souverainement désirable une élucidation de la situation internationale, mais où l'on ne saurait admettre qu'elle se poursuivît en dehors d'eux.

Tout était d'ailleurs confus dans le « départ » de cette action diplomatique. Il se ramène à une prise de contact à laquelle la divulgation soviétique a donné une signification qu'elle ne comportait pas. M. Bedell Smith n'envisageait pas, au début, l'ouverture d'une négociation générale. Il semble que l'intention de son gouvernement ait été, à la veille de l'ouverture de la campagne pour l'élection présidentielle, de renforcer sa position diplomatique en mettant en quelque sorte la Russie au pied du mur et en coupant court, par là, aux reproches de M. Wallace, qui accuse le Département d'Etat de se refuser à négocier ou, tout au moins, à s'« expliquer » avec Moscou.

C'est pourquoi le Quai d'Orsay et le Foreign Office ont envisagé ce tournant diplomatique avec beaucoup moins d'optimisme que la presse et l'opinion. Ils ont au premier abord craint que les deux « supergrands » ne s'adjugent le règlement des difficultés auxquelles se heurte l'aménagement de la paix.

Le président Truman et M. Marshall ont aussitôt dissipé cette équivoque. S'il est des questions — comme celle de Corée — qui peuvent faire l'objet d'une entente directe entre Washington et Moscou, il n'en saurait aller de même de celles qui affectent les intérêts des puissances européennes. Mais l'extension des pourparlers actuels a dépassé leurs prévisions et il faut maintenant, sous peine de décevoir les espérances qu'ils ont éveillées, envisager de nouveaux échanges de vues entre les Quatre.

Sur quelle base ? Toute la question est là.

M. Bevin s'est expliqué là-dessus devant les Communes. Il se refuse à participer à une conférence qui, partant des mêmes contradictions que les précédentes, aboutirait fatalement aux mêmes impasses et dont le seul résultat serait de diminuer encore les chances d'une entente.

Force est donc d'en revenir, après ces remous superficiels, aux vieilles méthodes de la négociation diplomatique, c'est-à-dire à des pourparlers directs entre les gouvernements, qui déblaient le terrain et n'ouvrent la voie à une conférence que lorsque des progrès substantiels sont réalisés et que des perspectives de succès se dégagent nettement. Cette procédure est peu spectaculaire et l'obligation où se trouve la diplomatie d'y recourir a provoqué dans l'opinion un désenchantement qui n'est peut-être pas plus justifié que l'optimisme prématuré auquel elle s'était laissée aller le jour où l'échange de notes a été connu.

Il reste, en effet, que les deux puissances, dont l'antagonisme constitue la plus redoutable menace pour la paix du monde, ont officiellement fait connaître qu'elles étaient prêtes à reprendre contact et à chercher les bases d'un accommodement. Psychologiquement, c'est un événement capital.

Sur le plan des réalités, il est difficile de se défendre d'un certain scepticisme. Le président Truman et M. Marshall se sont en effet empressés de faire connaître que leur politique ne comportait aucun changement, et la note russe, de son côté, est une réaffirmation péremptoire du point de vue soviétique. Il n'entre donc dans la négociation qui va s'ouvrir aucun élément nouveau de rapprochement, aucun assouplissement prévisible des thèses en présence.

Et il suffit d'énumérer les difficultés que les négociateurs auront à résoudre pour en mesurer l'ampleur.

C'est d'abord la liquidation du problème allemand, problème auquel les récents incidents de Berlin ont donné une recrudescence d'acuité. Il est devenu évident, au cours de ces dernières semaines, que les Russes et les Américains le voient beaucoup moins sous son aspect intrinsèque que sous l'angle de leur rivalité : le Reich apparaissant de plus en plus comme l'éventuel théâtre d'une collision entre l'Est et l'Ouest, chacun des supporters des deux blocs cherche à mettre le peuple allemand dans son jeu.

Or l'Angleterre et la France tiennent cette surenchère pour extrêmement dangereuse. Le Cabinet travailliste a lié partie avec les socialistes du Reich et verrait dans leur accession au pouvoir une garantie suffisante pour la paix européenne. La France reste obsédée par le souci de sa sécurité territoriale : elle s'attache à une solution fédéraliste qui s'oppose à la fois à la propagande unitariste des communistes et à la décentralisation mitigée des socialistes. Dans la question de la Ruhr elle a dû abandonner ses positions originelles ; après avoir demandé l'internationalisation de cette région, puis le contrôle interallié de la production industrielle, elle a dû se rallier à un contrôle limité à la répartition du charbon et de l'acier. Elle est donc arrivée à la limite extrême de ses concessions et se montre pour cette raison d'autant plus hostile à tout règlement qui se poursuivrait en dehors d'elle.

La question d'Autriche n'est pas moins ardue. On se demande si les obstacles qu'a soulevés l'U. R. S. S. à la conférence chargée de la résoudre — conférence qui a tenu cent dix séances sans arriver à un accord — ne dissimulent pas, chez les Russes, l'intention de prolonger indéfiniment l'occupation de ce pays et, du même coup, le maintien de leurs troupes en Hongrie et en Roumanie.

Et d'autres problèmes se profilent à l'horizon diplomatique : le statut des Détroits, le régime de la navigation danubienne, sur lesquels aucune ébauche d'entente n'existe à l'heure actuelle.

Plus grave encore est la constatation, soulignée dans la note américaine, que l'antagonisme entre les Alliés n'est pas seulement motivé par des contestations territoriales ou la recherche d'un équilibre de puissance. Il est essentiellement d'ordre idéologique : à chaque palier de la négociation réapparaît l'opposition entre deux conceptions de la « démocratie » et de la liberté. L'action de l'Union soviétique ne se développe pas seulement sur le terrain des intérêts diplomatiques ou nationaux, elle interfère dans la vie intérieure des Etats grâce à des minorités communistes puissamment organisées et dociles aux mots d'ordre du Kremlin.

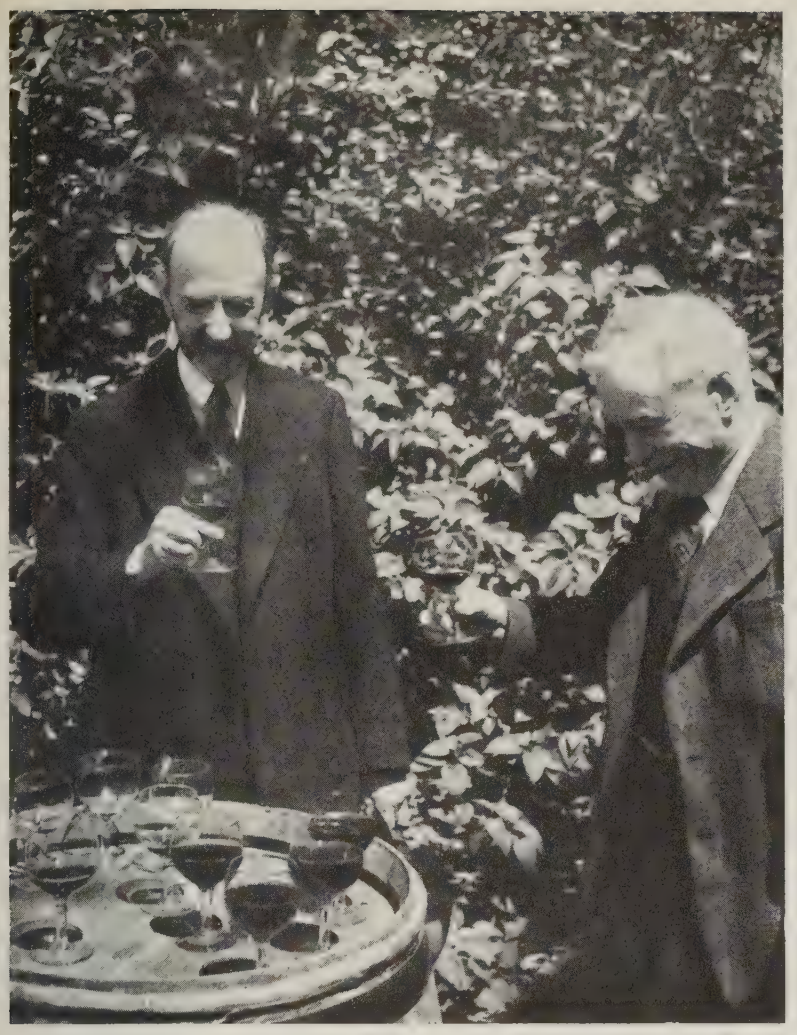
Jusqu'à présent, en tout cas, on ne voit s'amorcer aucune détente entre les deux gouvernements. La presse soviétique affecte de ne rien découvrir de plus qu'une manœuvre électorale dans une communication qui, dit le *Troud*, « n'apporte aucune proposition concrète ou pratique ». Il faut, ajoute ce journal, « pour éclairer les relations entre les deux pays quelque chose de plus substantiel que ce qu'on trouve dans le mémoire de M. Bedell Smith et, à plus forte raison, dans les explications subséquentes des milieux officiels américains ».

Si bien que M. Truman a pu déclarer à son tour que, pour le moment, la paix n'avait pas, à la suite de cette démarche, fait un pas en avant.

Déception à Londres et à Paris, où les uns reprochent aux Américains d'avoir manqué de prudence, les autres aux Russes d'avoir fait servir un geste de conciliation à leurs fins de propagande.

Le plus fâcheux, c'est que, quatre jours après cette publication spectaculaire, une discussion au sein de la commission quadripartite de sécurité à Berlin a pris un tour si agressif que les délégués soviétiques ont quitté brusquement la salle des séances et que leur sortie est interprétée comme la fin du contrôle quadriparti de la police allemande dans la capitale du Reich.

L'optimisme qui s'étalait dans la presse il y a une semaine a ainsi fait place à un reflux de désenchantement. Peut-être l'un et l'autre sont-ils également prématurés : nous vivons en un temps qui exige plus de patience que d'émotivité.



Le professeur Bull et le professeur Noguès, élèves de Marey.

M. Duchet montre a Marcelle Derrien le fusil de Marey.

LA JOURNÉE MAREY A BEAUNE

par Louis Chéronnet

De vigne en film,
Le voilà le joli film ;
Filmi filmi, filmons le vin,
Le voilà le joli film au vin,
Le voilà le joli film.

Il y a plusieurs manières d'honorer les grands savants. La plus courante consiste en une commémoration en Sorbonne ou en séance académique avec suite de discours officiels.

La plus heureuse me paraît être celle innovée par M. Duchet, maire de Beaune. Il est vrai que Marey (Etienne-Jules), né en mars 1830 et mort à Paris en 1904, professeur au Collège de France, membre de l'Académie de médecine et de l'Institut, ayant inventé un appareil permettant la fixation des images du mouvement décomposé, doit être considéré comme le parrain du cinéma et que Beaune, sa ville natale et fief de M. Duchet, se trouve être une des capitales viticoles de la France.

Avec de tels éléments, c'est-à-dire de jolies vedettes et des verres toujours pleins comme par miracle, au cours de trois repas somptueux, il eût été impardonnable de ne pas réussir une cérémonie d'un accent sortant un peu de la banalité des pompes conventionnelles. Ajoutons que le cadre architectural des Hospices de Beaune et de leurs dépendances offre des décors particulièrement propres à de grands effets de mise en scène. Enfin, pour se montrer un chorège digne de la tradition antique, M. Duchet tint à offrir à ses invités la première mondiale d'une grande production française et un bal public. C'est assez dire que cette journée et demie en Bourgogne fut bien remplie.

Dès les premiers tours, non pas de manivelle mais de roues, de jolies Bourguignonnes, en costume de vendange, commencèrent à verser du champagne (ce qui prouve le libéralisme des provinces vinicoles) dans les cabinets particuliers, je veux dire dans les compartiments où M^mes^ Suzy Delair, Suzy Carrier, Madeleine Sologne, Claire Maffei, Marcelle Derrien, Odette Joyeux devisaient gaiement avec leurs amis acteurs : Charles Vanel, Noël-Noël, Milton, ou metteurs en scène : Daquin, Raymond Bernard et un certain nombre de journalistes. Dans ce train, les potins allaient leur train.

A minuit, arrivée et aussitôt souper dans la grande cuverie de l'hôtel des ducs de Bourgogne. Quatre immenses pressoirs, aux massifs madriers de bois, garnissaient la salle comme d'imposants monuments à la gloire de la grappe. De solides chanteurs bourguignons entonnèrent des refrains bacchiques. Les vins blancs stimulaient l'absorption de cochonnailles variées, et, sans laisser le temps de digérer aux affamés, on les initia aux rites du ban bourguignon, qui sont assez compliqués, mais auxquels tout le monde s'habitua vite. Ce qui fut bien, car cette manifestation devait devenir l'incessant, gesticulant et bruyant leitmotiv de toutes les réunions autour des tables. Les mânes de Marey en ont peut-être été flattées, mais celles de Brillat-Savarin, apôtre de la gastronomie respectueuse, ont dû en frémir de réprobation.

Le lendemain, la matinée commença par la visite de l'hospice, où tout le monde s'extasia devant les trésors contenus dans cette vieille maison de charité fondée par Nicolas Rolin et sa femme, Guigone de Salins, et où tout est demeuré intact depuis plus de cinq cents ans.

Les metteurs en scène, l'ancien architecte Christian Jaque en tête, admiraient les nobles proportions des façades, tandis que les dames, se révélant bonnes ménagères, se montraient fascinées par la tenue de la cuisine et de la pharmacie. Cependant que dans la cour tout le monde chassait : les autochtones cherchaient à attraper un peu partout des autographes, et les vedettes, sous la direction autorisée du directeur de l'institut Marey, le professeur Bull, et de son assistant, le professeur Noguès, visaient les pigeons dans tous les coins à l'aide du fameux fusil photographique inventé en 1882. Ensuite les invités se retrouvèrent au château de la Rochepot, s'élevant sur un pic dans un site admirable, pour un déjeuner « intime » (cent cinquante personnes !). Le soleil avait mis tous ses sunlights en batterie.

L'après-midi, toute la troupe passa en météore au théâtre de verdure et alla s'engouffrer dans une immense cave, salle de projection garnie de tapisseries semblables à des écrans, passant des films en couleurs du moyen âge, et comme jamais n'en fut construite de plus obscure pour le cinéma le mieux équipé. Je ne vous parlerai pas de la *Chartreuse de Parme,* laissant ce soin à Denis Marion.

Le soir, grande apothéose gastronomique aux chandelles dans les celliers des hospices. Changement de décor : des foudres à ravir maître Adam Billaut remplaçaient les pressoirs. Plus d'une quinzaine de vins d'or et de pourpre glissèrent dans les gosiers, accompagnant en grande pompe les petits pâtés, les jambons, les dindonneaux et les fromages. Les chanteurs bourguignons redonnèrent tout leur répertoire, les bans du même cru obligeaient, toutes les trois minutes, l'assemblée tout entière à faire danser d'invisibles marionnettes.

Mais, allez-vous dire : et Marey dans tout cela ? Eh bien, Marey a eu aussi sa part. Le dimanche matin, dans la noble et sévère Salle des pauvres de l'hospice, fleurant bon l'encens et l'encaustique, entre la double rangée de lits à courtine rouge, M. Jean Moreau, sous-secrétaire d'Etat aux industries techniques, et M. Fourré-Cormeray, directeur du Centre national du cinéma, retracèrent en deux brefs discours la vénérable carrière de ce chercheur appliqué et méthodique. Et cela apprit beaucoup de choses à l'assistance, respectueuse.

Le président Gallegos serre la main d'une des personnalités.

Les habitants de Caracas attendent le passage du président.

Cette Vénézuélienne est venue a Caracas pour les fêtes.

LE VENEZUELA

TERRE DE PROSPÉRITÉ

Parmi les nations qu'il est convenu d'appeler jeunes, le Venezuela est en train de conquérir une place de premier plan. Depuis 1945, il s'est placé au second rang des producteurs de pétrole, et l'exploitation intensive des gisements d'or noir a transformé les conditions d'existence de la population. Les hauts salaires accordés par les sociétés nord-américaines qui ont obtenu la concession des puits ont attiré plus de 75 % de la main-d'œuvre nationale. La culture du cacao et du café, qui constituaient jusqu'alors la base du système économique, est passée aujourd'hui au second plan. Le Venezuela est devenu un véritable empire du pétrole où chacun vit pour et par le pétrole. La découverte de nouveaux gisements, localisés par les ingénieurs français de la société Schlumberger, donnera sans aucun doute un nouvel essor à cette évolution économique et sociale. Déjà, des travaux d'agrandissement sont en cours dans les ports de la Guayra et de Guanta ; des raffineries ont été construites à Las Piedras et à Annay-Bay, tandis que, parallèlement, des cités ouvrières, des hôpitaux et des coopératives ont été édifiés grâce aux capitaux américains.

De grands programmes d'urbanisme sont en voie d'exécution, et la capitale, Caracas, jadis simple village construit à même le roc, se transforme peu à peu en une ville moderne où bientôt les buildings voisineront avec les coquettes villas entourées de jardins. Parallèlement à cet essor économique, le Venezuela a subi une profonde transformation politique.

En octobre 1945, une courte révolution mit un terme à l'implacable dictature que Juan Vicente Gomez faisait peser sur le pays depuis vingt-sept ans. Un gouvernement provisoire, présidé par Romulo Betancourt, fut alors élu. Il a fait place dernièrement à une république légale, dont le président, Romulo Gallegos, l'un des écrivains cotés de l'Amérique latine, a été installé au cours de fêtes grandioses. L'enthousiasme avec lequel la population participa à ces réjouissances est fort compréhensible, car c'est la première fois dans l'histoire du Venezuela qu'un président a été élu librement. M. Romulo Gallegos est, de plus, extrêmement populaire. Fondateur du journal *Acción Democrática*, il a combattu la dictature en de courageux articles. Le programme qu'il a exposé lors de sa prise de pouvoir et dans lequel il déclara vouloir instaurer un régime parfaitement libéral permet donc d'espérer que le Venezuela va connaître une longue période de prospérité et de calme intérieur.

Au nouveau cirque, des danses folkloriques ont été organisées en l'honneur du président de la République, M. Rómulo Gallegos.

Le commandant du navire britannique « Sheffield » assistait à l'une des soirées, où un buffet gigantesque était offert aux invités.

Des santons figurent le sacre du roi Charles VII a Reims.

JEANNE D'ARC AUX INVALIDES

Une juxtaposition, une conjonction de gloires font présentement du palais des Invalides un lieu de pèlerinage où le patriotisme français doit, à bon droit, s'exalter. Outre que le magnifique édifice est plein des souvenirs de la grande époque qui le vit construire, l'épopée napoléonienne y retentit encore devant la tombe du grand capitaine, et voici que notre sublime Jeanne d'Arc elle-même y apparaît, au milieu de toute une évocation épique du XV^e^ siècle.

C'est dans des galeries du premier étage, dont plusieurs s'ouvrent sur la nef même de l'église Saint-Louis, au-dessous des fameuses rangées des vieux drapeaux étrangers, qu'a été installée l'exposition « Jeanne d'Arc et son temps », inaugurée le 12 mai par M. Robert Schuman. Elle s'étend sur 1.000 mètres carrés de galeries, sur 2.600 mètres de surface murale et l'on n'y voit pas moins de 1.200 mètres de fresques. On marche parmi des peintures flamboyantes évoquant les événements de la guerre de Cent Ans et les divers épisodes de la vie héroïque de Jeanne. De-ci, de-là, des écriteaux résument pour les mémoires rebelles la succession des faits historiques du XV^e^ siècle. Les trente-six dioramas de cette exposition ont le mérite de représenter avec une exactitude scrupuleuse les costumes et les ameublements de ce temps. La grande valeur de cette exposition tient à ce qu'elle a été dirigée par des hommes qui ont tenu le plus grand compte des données nouvelles de l'érudition. Aussi est-elle essentiellement didactique et instructive. On verra notamment, dans une reconstitution de la crypte de la chapelle de Vaucouleurs, cette statue de la Vierge au pied de laquelle Jeanne pria ; de même, une reproduction de la croix en pierre dite la « Croix Pucelle », datant de 1456, et qui se trouve dans la forêt de Poissy. Des armes du XV^e^ siècle prêtées par le musée de l'Armée, des meubles anciens, des plans, des cartes, des statuettes du temps permettront au visiteur d'évoquer l'époque où se déroula la brève existence de notre héroïne nationale.

Evidemment, ce n'est pas au cours d'une manifestation de cette sorte qu'il faut s'attendre à des révélations sur la personnalité de Jeanne d'Arc.

Comme l'a très bien dit Hanotaux, même ceux qui ne croient pas aux miracles sont obligés de conclure que l'histoire de Jeanne d'Arc reste totalement inexplicable si l'on en élimine l'intervention d'un élément miraculeux. Dès le jour où une force mystérieuse poussa cette jeune fille de dix-huit ans à quitter son village et ses parents pour sauver la France, elle se heurta à beaucoup de scepticisme. Mais le peuple crut en elle et eut raison contre les raisonneurs. A peine Jeanne fut-elle partie de Vaucouleurs pour se rendre auprès de Charles VIII que son nom vola de bouche en bouche et, parvenu aux assiégés d'Orléans, leur rendit courage. La France de 1429 s'attendit à un miracle et, à force de s'y attendre, l'obtint. Voilà pourquoi même ceux qui essaient d'approfondir avec un parti pris de rationalisme le mystère de la vocation de Jeanne sont bien obligés de reconnaître que sa vie fut portée par un ardent courant de spiritualité qui, jusqu'à sa condamnation comme « sorcière », le 30 mai 1431, la soutint au-dessus des faiblesses humaines.

Précédé de Jeanne, Charles VII arrive a la cathédrale d'Orléans.

LIOTARD ET FUSSLI

J.-E. Liotard. « La Comtesse Marie de Coventry. »
(Dépôt de la Fondation G. Keller.)

H.-H. Fussli. « Les Trois Sorcières de Macbeth. »
(Musée des Beaux-Arts, Zurich.)

Nos amis suisses ont organisé au musée de l'Orangerie une exposition de deux de leurs peintres, où l'antithèse est l'élément dominant.

Le primitivisme sincère et rationnel de Jean-Etienne Liotard évoque une forme d'art très en honneur au XVIII^e^ siècle dans les pays nordiques qui subirent l'influence déterminante du style français. Rien n'est plus vivant que l'admirable portrait de M^me^ d'Epinay, prêté par le musée de Genève, ou que celui d'Anne-Marie Tronchin. Mais Liotard peint des œuvres plus fines encore, de format réduit, où les détails les plus infimes sont traités avec minutie et probité et dont l'élément psychologique ou poétique est loin d'être exclu.

Le talent de Hans Heinrich Füssli — qui devait mourir la même année que David, en 1825 — est bien différent. A la fois peintre, littérateur, critique, esthéticien, l'âme pleine de visions fantastiques, il était doué d'une imagination parfois extravagante. Il empruntait ses sujets à *l'Iliade*, à *l'Odyssée*, à Dante, à Shakespeare, à Milton, à Gœthe et aux légendes médiévales. Interprète des passions exaltées, c'est un baroque, et, au fond, un romantique.

Nous ne pouvons que remercier les organisateurs de cette exposition d'avoir révélé au public parisien ces deux aspects de l'art suisse et nous souhaitons vivement que des manifestations semblables permettent à nos deux pays des échanges culturels dont l'intérêt ne saurait échapper.

M. S.

LES LIVRES

PAR ANDRE ROUSSEAUX

La « Citadelle » de Saint-Exupéry

On lit à un passage de ce livre : « Je fus amené à réfléchir sur ceux qui consomment plus qu'ils ne rendent. » Et, un peu plus loin : « Tous ceux-là, je les dirais de la racaille, qui vivent des gestes d'autrui et, comme le caméléon, s'en colorent, aiment d'où viennent les présents, et goûtent les acclamations et se jugent dans le miroir des multitudes. Car ils ne sont point, comme une citadelle, fermés sur leurs trésors. »

Voilà donc quelle est la citadelle dont Saint-Exupéry nous parle. C'est, en un mot, l'homme qui cultive fièrement sa valeur d'homme et qui veille à ne pas la dilapider.

Saint-Exupéry, quand il est mort, travaillait à ce livre depuis huit ans. A qui lui demandait quand il le publierait, il répondait en riant : « Je n'aurai jamais fini. C'est mon œuvre posthume. » En fait, il est mort bien avant de l'avoir achevé. Le volume que l'on publie aujourd'hui sous le titre de *Citadelle* (Gallimard) est, comme nous en sommes avertis à la première page, « le manuscrit sur lequel travaillait Antoine de Saint-Exupéry au moment de sa disparition ».

C'est pourquoi le lecteur doit cheminer patiemment à travers de longues pages dont beaucoup ne sont pas mises au point. Il doit aussi entrer dans le rythme lent, voulu par l'auteur, qui est celui d'un apologue oriental, tel qu'un seigneur du désert, assis sous sa tente, pourrait en dévider le récit. Saint-Exupéry, en effet, nous propose la haute leçon morale exprimée dans son livre sous la forme d'un long monologue tenu par un roi des *Mille et une Nuits*. Au début de l'ouvrage, ce chef, jeune encore, s'instruit du maniement des hommes auprès de son père, maître de l'empire. Il médite sur ses exemples et ses enseignements. Puis, devenu le maître à son tour, il fait ses propres expériences et en tire de nouvelles réflexions. Tout cela est mis le plus souvent en forme de paraboles qui font songer à certaines pages de l'Écriture. Faut-il en déduire que Saint-Exupéry a subi des influences orientalistes ? Les éditeurs de *Citadelle* ne le pensent pas.

Il s'agit là d'un tout autre livre que ceux où Saint-Exupéry a mis en récits les aventures que l'on connaît. Mais, si différent qu'il soit, il vient tout droit à leur suite, et il est même en un sens leur couronnement. De quoi s'agit-il ? De définir une morale où l'homme retrouve ce qui fait l'honneur de sa vie. C'est à quoi Saint-Exupéry n'a jamais cessé de penser tant qu'il a vécu lui-même. Pourquoi vit-on ? Et qu'est-ce qui fait que la vie de l'homme a, pour défier la mort, d'autres ressorts que celle des animaux ? Quels sont ces ressorts ? A quoi tient essentiellement l'ordre humain ?

Saint-Exupéry répondait que ce secret réside dans les liens qui unissent les hommes entre eux : liens avec une femme, des enfants, avec un ami, avec des compagnons de travail. Et si l'on peut parler à ce sujet d'expérience sociologique, il faut ajouter que Saint-Exupéry l'avait poussée de façon précise, comme on fait une expérience de chimie en laboratoire. Il avait étudié les lois de la vie, telles qu'elles se révèlent dans l'instant critique où l'homme est suspendu entre la vie et la mort. Il en est ainsi : c'est à la minute où l'être humain, menacé par la mort, tombe dans la solitude la plus terrible que Saint-Exupéry avait observé combien sa vie est solidaire des autres vies auxquelles elle est liée. Plusieurs aventures tragiques auxquelles il avait assisté l'avaient renseigné là-dessus.

L'une d'elles est celle de Guillaumet, qu'il a contée dans *Terre des hommes,* et qu'on a beaucoup répétée. On sait que Guillaumet, tombé en panne d'avion dans les Andes, réussit à se sauver au prix d'un effort surhumain, en marchant trois jours à travers la montagne glacée. Saint-Exupéry, en retraçant cette aventure, a mis l'accent sur le point de départ de cet effort-là. Qu'est-ce qui a donné à l'aviateur épuisé la force morale de l'accomplir ? Très exactement ceci. Le naufragé de la Cordillère, à bout de résistance, était étendu sur une pente de neige. Déjà une torpeur le saisissait, et la tentation était grande de glisser lentement dans la mort. Guillaumet alors pensa à sa femme, à l'assurance qui lui épargnerait la misère. Il se rappela soudain que, dans le cas d'une disparition, quand le corps n'est pas retrouvé, la mort légale est retardée de quatre années. Il regarda l'endroit où il était. D'autre neige, qui ne manquerait pas de tomber, allait l'ensevelir. Puis, l'été, quand tout cela fondrait, son corps roulerait avec les torrents au fond d'une crevasse. Disparu, il laisserait sa femme quatre ans dans la détresse. Il fallait donc aller mourir ailleurs.

Je ne sais si Saint-Exupéry a mis dans l'un de ses ouvrages une autre histoire de même signification. Il me l'a racontée de vive voix.

Il s'agit encore d'un avion tombé. Cette fois, c'était à la nuit, dans l'estuaire de l'Uruguay. Il y avait sept naufragés, trois hommes de la ligne et quatre passagers, qui se hissèrent sur une aile de l'avion-épave. Comme l'épave continuait de couler, ils décidèrent de se déshabiller pour essayer de nager vers une lumière lointaine. Tout le monde, d'ailleurs, fut finalement noyé, sauf un seul des sept hommes, qui a raconté l'histoire. Or, tandis que chacun s'empressait à se délester de ses vêtements, le radiotélégraphiste gardait ses bottes et son paletot de cuir. C'était un garçon que ses camarades avaient toujours connu comme un jovial boute-en-train. En l'occasion, il aurait eu une bonne raison de courir sa chance : il était champion de natation. Mais quand les autres lui crièrent que l'avion allait couler, il haussa les épaules. Rivé à l'épave, il disparut dans un remous. Après l'accident, on chercha dans ses papiers, ainsi qu'on fait toujours, qui l'on devait prévenir. Pas un nom, pas une adresse. Depuis six mois qu'il était en Amérique du Sud, il n'avait jamais reçu une lettre. N'ayant personne à sauver, il ne s'était pas sauvé.

La conclusion de Saint-Exupéry est que le sens de la vie est dans les relations humaines. C'est au centre de cette solidarité qu'il élève la « citadelle » bâtie avec tout ce que le cœur de l'homme fournit de grandeur. Le livre, qui ramasse toutes ses méditations à ce sujet, resplendit d'une morale virile et d'une incomparable noblesse.

LE THÉATRE

PAR YVES GANDON

Les Espagnols en Danemark
Albertina

En dépit de tout le soin apporté par la Comédie-Française à la présentation des *Espagnols en Danemark,* je pense que les responsables de notre première scène ont commis une double erreur d'optique en choisissant cette pièce de jeunesse de Mérimée pour en faire les beaux soirs de l'été 1948 et l'inscrire au répertoire. Cette erreur tient, d'une part, au texte même et, d'autre part, à son interprétation.

Les Espagnols en Danemark, comédie en trois journées à la mode espagnole, font partie, comme *le Carrosse du Saint-Sacrement,* ce chef-d'œuvre, du fameux *Théâtre de Clara Gazul,* publié en 1825 par le futur auteur de *Colomba,* alors âgé de vingt-deux ans. Mérimée accusait ainsi une extraordinaire précocité, et il est permis de se demander si, en se donnant comme le simple traducteur de l'imaginaire actrice espagnole Clara Gazul, il cédait seulement à son goût de la mystification ou voulait tâter le public. Sceptique jusqu'à la provocation, libertin jusqu'au cynisme, comme son ami Stendhal, féru en outre de littérature anglaise et espagnole, il humait dans l'air du temps les premiers souffles romantiques et s'en défiait sourdement, tout en y cherchant son plaisir. Ainsi trouve-t-on dans *les Espagnols en Danemark* tout à la fois des effluves de Parny et des souvenirs de Beaumarchais, un mélange, si j'ose dire, de post-Marivaux et de pré-Musset, avec une coupe directement empruntée au théâtre de Shakespeare et de Lope de Vega. On y trouve aussi, et peut-être surtout, un dialogue de la plus expressive sécheresse, brillant et dur comme un diamant, et qui fait tout naturellement la transition entre la langue des *Fausses Confidences* ou du *Barbier* et celle du *Chandelier* et d'*Il ne faut jurer de rien.*

Cela dit, on ne peut avancer que la pièce soit bonne, et il est trop évident qu'elle souffre, dans sa conception même, de l'hésitation d'un auteur placé, par son âge et son tempérament, entre deux selles. En l'imputant à une comédienne espagnole, Mérimée refusait de mettre à son compte et ce que l'intrigue pouvait présenter de déplaisant pour des oreilles françaises et sa façon préromantique de la traiter. Il prenait ses précautions et indiquait ainsi sa gêne. *Les Espagnols en Danemark,* c'était l'expérience de laboratoire d'un débutant très doué. L'erreur consiste aujourd'hui à prendre un essai hasardeux pour une œuvre achevée.

A quoi bon insister sur les côtés déplaisants du thème ? Pour être attiré par l'Espagne, Mérimée n'en était pas moins foncièrement Français, et l'on ne peut qu'attribuer au goût de la jeunesse pour la contradiction, pour la négation des idées reçues la fâcheuse figure qu'il prête à ses compatriotes dans cette pièce papillotante, qu'il s'agisse du résident français dans l'île danoise de Fionie, de Mme de Tourville, de sa fille Mme de Coulanges, espionnes à gages, ou du lieutenant de la Garde Leblanc, sabreur sans nuance. Je n'aurai pas le chauvinisme rétrospectif de reprocher au général marquis de la Romana son attitude antifrançaise : il était Espagnol et pouvait à bon droit juger intolérable de servir dans l'armée des envahisseurs de son pays. Mais si, pour les besoins de sa supercherie, Mérimée a cru nécessaire de grossir son trait, je ne crois pas que cette charge, en 1948, requière impérieusement sa place sur la scène du Théâtre-Français.

Car il faut ajouter tout de suite que les « trois journées » dont elle se compose présentent un intérêt très inégal. Si les scènes d'ironie sont parfaites — et d'ailleurs merveilleusement mises en valeur par l'inimitable Debucourt — les moments tragiques — comme celui de la tempête — ou passionnés — comme le duo d'amour entre don Juan Diaz et Mme de Coulanges — sonnent à nos oreilles comme les pastiches poussés d'un style à naître. La chose peut paraître extraordinaire à qui se reporte aux dates, mais il en est pourtant ainsi : avant son déchaînement — encore que les *Premières Méditations poétiques* fussent de 1820, les *Poèmes* de Vigny, de 1822 — le blablabla romantique avait trouvé dans le jeune Mérimée son caricaturiste, peut-être à demi-conscient, et, du même coup, sa première victime.

Les comédiens français ayant décidé de jouer ces *Espagnols en Danemark,* quel devait être le ton de leur interprétation ? Assurément celui de la charge. Ayant choisi un texte qu'on dirait écrit pour la compagnie Grenier-Hussenot, il leur fallait le jouer comme *Orion le Tueur.* C'est ce que n'ont compris ni le metteur en scène, M. Jean Meyer, ni la toujours ravissante Mony Dalmès, ni le bien-disant Yonnel, ni le jeune premier Georges Marchal, à qui l'on n'en saurait vouloir de faire ses débuts dans un rôle aussi impossible que celui du beau mirliflore don Juan Diaz. Heureusement, il y a Jean Debucourt, qu'on ne voudrait pas voir quitter le plateau de toute la soirée et qui — je l'ai déjà fait entendre — a créé un étourdissant personnage de diplomate à la manière du XVIIIe siècle, imbécile et délicieux, dont la pronon-

ciation nasale, les mouvements de menton et la façon de humer le tabac sont autant de motifs d'étouffer de rire. Son succès a été aussi grand que mérité. Il convient d'y associer Mme Béatrice Bretty, qui, dans le rôle de Mme de Tourville, entremetteuse maternelle, par sa fausse ingénuité, ses sourires de coin, sa diction nuancée, exemplaire, a marqué la plénitude de son talent.

Je dirai encore l'agrément du ballet franco-hispano-danois, où se distinguent Mlles Micheline Boudet, Jacqueline Duc et Jeanne Moreau, légères et vives, et le chatoiement coloré des décors et des costumes de Jean-Denis Malclès.

La soirée commençait par une reprise du *Cantique des Cantiques,* de Jean Giraudoux. Ce n'est qu'un acte, mais bien inférieur à *la Guerre de Troie n'aura pas lieu* ou à *l'Apollon de Marsac*. Il sent la hâte, l'improvisation. Il est comme du Giraudoux survolté ; l'on dirait que, par moment, la machine tourne à vide. L'on pense à une bulle de savon qui brille dans le soleil, à un monde robot où les niais ne le seraient plus, puisqu'ils parleraient tous comme Giraudoux. Et, surtout, l'on se dit que, déjà, cette préciosité date, que cet alexandrinisme adoré par toute une génération se fane et nous met au bord de l'agacement. Du moins ai-je beaucoup aimé le jeu de Mlle Jeanine Crispin, spirituelle et sensible, et de Jean Debucourt, décidément dans une soirée faste.

De la Comédie-Française au théâtre de la Huchette, il y a à peu près la différence de l'Empire State Building à une cabane de cantonnier. Mais cette cabane-là doit plaire à tous les amis de l'art dramatique. Une douzaine de comédiens, animés de leur seule foi, ont de leurs mains aménagé cette salle de quatre-vingts places dans un ancien bar. Cela est charmant, cela est touchant, et, mieux encore, de bons artistes y jouent une pièce d'un intérêt certain, *Albertina,* de Valentino Bompiani, traduite de l'italien par Audiberti et mise en scène par André Reybaz. Le sujet est un peu celui du *Retour,* joué dernièrement au Gymnase, mais je dois reconnaître que l'avantage de l'originalité est du côté de l'auteur italien. L'anecdote est ici secondaire et le dramaturge travaille en profondeur. Enfoncé dans l'horreur de la guerre, le soldat Mario a négligé d'écrire à sa femme, Albertina. Celle-ci s'est laissée aller dans les bras d'Alberto, ami de son mari, dont elle a eu un enfant. La situation se complique du fait qu'Alberto était déjà marié, mais sans enfant, et que le fils de Mario et d'Albertina a été tué dans un bombardement. La femme d'Alberto serait prête à se sacrifier, mais Mario est démobilisé, Albertina l'aime encore et, inconsciente de la situation, voudrait reprendre la vie avec lui. Comme nous sommes loin avec Valentino Bompiani du vieux

Marchal, Piat, Mony Dalmès dans « les Espagnols en Danemark ».

« vérisme » italien ! Son analyse impitoyable tranche et découpe comme un scalpel. Et si la pièce nous laisse un peu sur notre faim, c'est qu'elle avait d'abord furieusement aiguisé notre appétit. Un grand acteur se détache de l'interprétation, M. André Reybaz, hallucinant de « présence » et qui, ou je me trompe fort, compte, dès à présent, parmi les tout premiers de son âge. Bonne chance à la vaillante troupe de la Huchette !

LA MUSIQUE

PAR ROBERT KEMP

Plume au Vent - Trois Ballets

Un tableau de « Plume au Vent », a la Comédie des Champs-Elysées.

Une inflexion caressante qui, de-ci, de-là, évoque Messager, ce câlin... Des « ensembles » où la basse se charge de comique ; de la prestesse... La musique, si claire, de M. Claude Pingault n'est certes pas de la grande musique. Mais c'est de la musique. Si les figures mélodiques, les visages sonores, les silhouettes chantantes qu'il dessine ne vous saisissent point par leur originalité, on n'en voit pas de vulgaires. La matière de l'orchestre est mince, mais bien disposée. Cuisine de famille traditionnelle ; mais le plat est présenté avec grâce.

Ainsi, cette partitionnette de *Plume au Vent,* ce groupe de chansons, dont je crois qu'on a imaginé la comédie autour d'elles et où la harpe est grande vedette, mérite un sourire d'amitié. Cela est de chez nous, gavroche et sentimental ; pas « gemütlich », Seigneur ! Du parigot ! Ce qui est le contraire.

Que dire de l'affabulation inventée par Jean Nohain, notre Jaboune ? Il aime tant les enfants, il a tant écrit pour eux, il nous voudrait si ingénus, si cristallins que, quand il s'adresse à nous, il nous croit en culottes courtes. On s'y prête... L'histoire des trois garçons qui épouseront à la fin les trois jeunes filles, après une affaire d'héritage, d'argent englouti dans une pharmacie de village à Coucy-Fontaine ; et la préparatrice ravissante qui, endormie par un narcotique, se réveille dans un lit drapé de mousselines, en pleine forêt, qu'en dire, qu'en croire ? Cela tient d'Andersen, de *la Semaine de Suzette*... On se rappelle ce « Bonjour, la France ! » dont Jean Nohain, aux années noires, consolait nos réveils ; où il parlait des routes blondes, des tuiles roses, des ardoises bleues, des coqs sur les clochers et des canetons dans la mare... Il est heureux de garder intacte cette fraîcheur d'âme.

La Comédie des Champs-Elysées s'est offert cet intermède. Dans le rôle de Plume au Vent, ce coquin de Claude Mazarelle au cœur vagabond, M. Jimmy Gaillard a de l'entrain... Plume ? On le flatte... Il est costaud. M. Gabaroche, Homais en béret, minable et quelque peu fripon, profite de son expérience musicale. Il chante, lui, peu, mais juste. Mlle Denise Provence est mignonne, elle chante davantage, mais l'intonation flotte. Regardons : bravo ! Ecoutons... Aïe, aïe... Naturellement, Jacqueline Francell, musicalement, dépasse tous ses camarades... C'est sur ses lèvres qu'on retrouve la voix tendre d'André Messager... Illusion, prestige...

L'Opéra-Comique a enrichi sa fine collection de ballets. Il souhaiterait, je pense, découvrir une nouvelle *Manon,* une *Louise* 1948... « *Vous chantiez ?... Dansez, maintenant...* » On danse joliment, malgré l'étroitesse du plateau. Bibelots chorégraphiques ! Et voici *Jeux,* de Debussy, qu'on tente pour la troisième fois, après Diaghilev et Nijinski, après les Suédois et Jean Borlin, d'imposer au public ; tâche difficile... L'exquise musique, qui, aussitôt née, dissout dans l'air ses thèmes menus et ses accords fondants, échappe à l'étreinte de la danse. Elle épuise la mémoire du danseur, qui frémit de perdre le fil : le fil de la Vierge... Elle fuit sous les pieds... Toute en reflets, en brises, en frais parfums, elle est un paysage traversé d'ombres légères. Le paysage où le faune rêvait de « l'incarnat léger qui voltige dans l'air... ». Ce « faune » mallarméen, c'était Debussy. Ne disait-il pas que les innocentes *Arabesques* elles-mêmes, jouables aux ingénus du piano, s'évadaient de la flûte du faune ?... Ce ne sont que volutes irisées, filets de fraîches mélodies vite absorbés par le sable ou recouverts par les herbes... Vraiment, cela ne se peut danser. A quoi bon braver l'impossible ? Le talent du chorégraphe Etcheverry, la grâce altière de Germaine Kergriot, les souples ressorts de Michel Rayne, déguisés en champions de tennis, ne triomphent pas... Ces corps

musclés ne s'accordent pas à l'impalpable et attendent en vain des rythmes qui durent. Ils n'en ont que les promesses, toujours décevantes. De plus, le rideau, le décor — un court de tennis, des balustrades, des rectangles, des losanges — dessinés par Yves Bonnal, s'opposent à la musique comme la règle à la fumée. La musique tourne ; les lignes du décor sont étroites.

Sur la musique évocatrice, chaude et tragique de Jacques Ibert, on anime ensuite le poème de Wilde, la *Ballade de la geôle de Reading*. La mimique y a plus de part que la danse. L'impression de cauchemar, d'étouffement, d'écrasement entre les lourdes murailles, les fantômes, les larves qui visitent le condamné endormi, esquissent des pas d'un humour sinistre... Ils finissent par tomber tous en tas, insectes grillagés de jaune. Mme Kergrist est une splendide assassinée, Rayne, un horse-guard criminel de haute prestance.

Enfin, *l'Amour sorcier*. Sur Manuel de Falla, pas de doute. Sa musique danse, puissamment, frénétiquement. La partition merveilleuse est liée à l'impérissable souvenir d'Argentina, qu'on ne ressuscitera pas. La nouvelle Candela, qui a modifié intelligemment la chorégraphie — je voyais, malgré moi, derrière elle, l'ombre de la Argentina, et la dissonance, les désaccords des gestes me torturaient ; mais c'était une douleur d'art... — a beaucoup de feu... Elle « joue » davantage ; elle danse moins. Elle est ardente ; c'est une artiste, et bien de sa race. Elle a été aidée dans le personnage du spectre par un jeune danseur, Michel Gével, qui s'y est vraiment révélé. L'audace de ses bonds, les dessins affolants que formaient sur l'entrée claire de la caverne ses bras dressés, ses jambes loin du sol, la frénésie des mouvements, les balancements de la tête créaient de la terreur.

LE CINÉMA

PAR DENIS MARION

Bambi

CERTAINS auteurs défient la critique. Tout en témoignant d'une inépuisable fécondité, ils conservent la même qualité et ne se renouvellent pas moins. Je commence à comprendre ceux qui, après avoir lu pendant plus de vingt ans un ou deux volumes nouveaux de Victor Hugo chaque année, commençaient à trouver que celui-ci encombrait quelque peu la scène. Le même phénomène se passe aujourd'hui dans le domaine du dessin animé avec Walt Disney. Quand on a dû déjà une dizaine de fois exprimer sa surprise émerveillée devant ses courts ou ses longs métrages, la perspective d'écrire un article à l'occasion de la projection du dernier-né devient singulièrement rebutante. Par surcroît, l'interruption de la guerre a bouleversé l'ordre des présentations. Nul moins que nous n'est préparé à jeter les bases d'une future « Evolution de la technique et des thèmes dans l'œuvre de Walt Disney ». Si je ne me trompe, l'ordre chronologique est à peu près le suivant : *Blanche-Neige, Pinocchio, Fantasia, Saludos Amigos, Bambi, Dumbo, Tres Caballeros, la Boîte à musique, Mélodie du Sud,* couvrant les dix années de 1937 à 1947 et se mêlant à quantité de *Mickey, Pluto* et *Donald,* sans compter les bandes pédagogiques réalisées pour le compte de l'armée et des ministères, que nous ignorons entièrement.

Or, en dépit de la perfection mécanique de la réalisation, du nombre toujours croissant de collaborateurs quasi anonymes — les génériques des dessins animés sont encore plus longs et plus touffus que ceux des films ordinaires — chaque long métrage n'en possède pas moins une individualité très accusée. *Fantasia* constituait une tentative d'illustration souvent malheureuse, mais terriblement audacieuse, de la grande musique symphonique. *Saludos Amigos* passait de la prise de vues directe au dessin animé, *Mélodie du Sud* combine les deux techniques. *Bambi* manifeste une double tendance : d'abord, le refus du gag d'un comique mécanique au profit du développement poétique d'un thème très général ; ensuite, la substitution aux couleurs plates, crues, jusqu'alors adoptées, au dessin très linéaire et très marqué, de teintes de lavis et d'aquarelle, de masses floues et sans contour bien défini. Toutes proportions gardées, c'est comme si l'on passait d'Ingres à Monet. Je signale en passant, car ce n'est qu'une critique de détail, que, en vertu du principe éternel qu'il est impossible de porter en même temps à leur perfection la ligne et la couleur, l'animation de *Bambi* est parfois défaillante. La cavalcade des cerfs, entre autres, est d'une raideur qui rappelle celle des personnages humains de *Blanche-Neige*.

Il est bien entendu que le public ne cherche pas à gâter son plaisir par de telles réflexions et qu'il est amplement satisfait à partir du moment où *Bambi* lui donne sensiblement le même plaisir que les films précédents de Walt Disney. Il le préférera à *Dumbo* ou bien il préférera *Dumbo* selon l'humeur du moment. Mais il me semble que le principal mérite de *Bambi* est d'essayer de soustraire le dessin animé à la servitude de la caricature. Non que la caricature en soit totalement absente : le personnage du vieil hibou relève uniquement d'elle. Mais elle joue un rôle beaucoup plus limité.

C'est, en effet, un phénomène qui n'a pas suffisamment attiré l'attention et dont aucune explication valable n'a encore été donnée, à ma connaissance tout au moins, que le dessin animé a jusqu'ici toujours suivi les voies d'une déformation agressive et s'est montré impuissant aussi bien à reproduire la réalité avec la relative fidélité d'un Constantin Guys ou d'un Callot qu'à l'idéaliser comme un Vinci ou un Rembrandt (je ne parle ici que de leurs dessins, non de leurs tableaux). Rien, pourtant, ne permettait de s'y attendre, si l'on réfléchit que dans les arts plastiques la tendance des Goya et des Daumier est loin d'avoir eu le succès et l'importance de celle des Raphaël et des Rubens. Il y a vraisemblablement parenté avec le fait que les premiers grands acteurs et ceux qui ont tout de suite conquis une audience universelle sont aussi les comiques : Max Linder, Charlie Chaplin. Mais le problème ne se trouve pas résolu pour cela.

La personnalité de Walt Disney ne l'éclaire guère. Cet homme d'affaires avisé a eu la jeunesse malheureuse et aventurière de tant de businessmen et d'écrivains américains. Né en 1901 à Chicago, d'un père d'origine canadienne-irlandaise, il a vendu des journaux dans la petite ville du Kansas, où il habitait avec sa famille, pour payer son écolage. Très jeune, il essaya sans succès de faire du théâtre et du music-hall, puis fut tour à tour marchand ambulant, postier, conducteur d'ambulance en France, pendant la première guerre mondiale, dessinateur publicitaire. A vingt-deux ans, il débarque à Hollywood, s'installe dans un garage désaffecté et réalise ses premiers dessins animés.

Ceux-ci furent loin de connaître sur-le-champ le grand succès. Une série d'*Alice* passa à peu près inaperçue. Celle d'*Oswald,* en collaboration avec Ub Iwerks, marcha un peu mieux. Ce furent ensuite les *Silly Symphonies,* dont la première, *la Danse macabre,* n'est pas près d'être oubliée, qui le mirent en évidence. Il fut le premier à comprendre l'enrichissement qu'apportait le parlant au dessin animé et à partir de la musique pour régler le rythme des images, au lieu d'accompagner celles-ci d'une ritournelle. En même temps, le procédé Technicolor, qui devait réserver tant de mécomptes aux films photographiés, apportait un enrichissement indiscutable aux films dessinés, qui échappaient à un réalisme étroit.

Pour des raisons publicitaires, la sortie en exclusivité de *Bambi* s'accompagne d'un concours. Il s'agit de classer par ordre de préférence les six personnages les plus populaires de Walt Disney : Mickey, Donald, Pluto, le Petit Cochon, Dumbo et Bambi. Par extraordinaire, ce concours ne présentera pas seulement un intérêt publicitaire ; il présentera, en effet, une signification qui va bien au delà de ce qu'en attendent les organisateurs. Car, il faut le reconnaître, si le cinéma vit à peu près exclusivement de vedettes et d'histoires, Walt Disney a réussi à créer des personnages aussi vivants que ces mythes qui s'appellent : Charlot, Greta Garbo, Shirley Temple, Eric von Stroheim, Ingrid Bergman, Fernandel, etc. Moi, je vote pour Donald Duck, le guignard invétéré, le ronchonneur par définition. S'il fallait un héros à notre temps, ce serait lui.

LA CAVALCADE DES CERFS, DANS « BAMBI », DE WALT DISNEY, MONTRE DANS LE DESSIN UNE CERTAINE RAIDEUR QUI NUIT A LA PERFECTION DE LA LIGNE.

AVANT DE PARAÎTRE SUR LA SCÈNE, LA REINE DU « FLAMENCO » INTERROGE SON MIROIR DANS SA LOGE.

DEUX EXPRESSIONS DE LA DANSEUSE GITANE.

CARMEN, ACCOMPAGNÉE DE SES SŒURS, DANS UNE VARIATION DE LA « FRAGA SOLEARES », D'AZAGRA.

CARMEN AMAYA

MIRACLE DU FLAMENCO

Elle est née à Grenade. Elle a dansé à l'âge où les autres enfants trébuchent. Sa tribu l'a initiée aux secrets de la race des gitans. A Rio-de-Janeiro, Toscanini la voit et s'écrie : « C'est la plus grande danseuse du monde. » Et l'Amérique se hâte de capter cette flamme dansante. Carmen Amaya, que Paris découvre, possède sa villa à Hollywood, mais j'aime mieux ignorer qu'elle est une vedette de cinéma ; j'imagine avec peine la fille du feu emprisonnée à l'écran. Il lui faut la chaleur de la salle et la scène, dont elle fait un brasier. Là elle est libre, là elle peut recréer chaque soir des variations infinies, exalter le rythme intérieur de son apparente immobilité, tourbillonner jusqu'au vertige. Quand chaque spectateur a subi l'envoûtement, quand les cris partent, quand les chapeaux volent, elle s'arrête enfin. Voilà bien les « sortilèges d'Espagne », l'Espagne de l'arène, des rues et des bouges qui ensorcelait Chabrier, l'Espagne de sang et de lumière de Manuel de Falla. On peut trouver médiocres les décors, discuter l'interprétation du *Boléro* de Ravel. On ne résiste pas au délire du *Flamenco*. Là, Carmen devient sorcière. Seule ou au milieu de sa troupe (les six Amaya, le couple Térésa-Luisillo), elle est royale dans la robe à traîne de la « Fraga Solcares », canaille sous les jupons de la « Colombiana Gitana », virile dans le costume blanc du torero. Elle dessine alors un admirable mouvement de hanche et d'épaule qui résume la corrida. On la voit, après le spectacle, brûlée de fatigue et rayonnante de joie ; autour d'elle, ses frères et sœurs, Paco le guitariste, Antonio et Maria, Léonora et Antonia, le grand-père, la mère, les cousines et la tante Faraona. La tribu reprend Carmen, mais le feu qui danse crépite encore...

L. MAURICE-AMOUR.

PETITES CHRONIQUES

H.-H. Fussli. — « Ulysse et ses compagnons s'enfuient de l'antre de Polyphème. »

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Poncelet, qui expose actuellement à la Galerie Beaux-Arts, aime la vie ; il l'évoque en des peintures dynamiques et lyriques où la couleur est l'élément dominant. C'est sans doute à cause de cela que Poncelet a plus spécialement choisi la traduction des scènes de cirque, où les acrobates et les clowns, les arlequins et les forains mettent leurs taches bariolées à l'intérieur de la roulotte ou devant la tente d'un vert cru. L'artiste aime aussi cette lumière artificielle qui accuse les volumes et fait rutiler davantage encore les vêtements de soie de ses écuyères fastueuses. Sa technique est sans contrainte, libre, puissante ; il emploie fréquemment le couteau à palette. Mais son art est souvent trop anecdotique, et, s'il possédait davantage la maîtrise de son style, sa peinture ne pourrait qu'y gagner en profondeur.

Jacques-Olivier Icard nous livre pour la première fois à Paris son talent. Ses peintures, exposées à la Galerie Carmine, sont pleines de ce feu sacré qui demeure l'apanage des jeunes. Ce peintre est un pathétique, et son fougueux lyrisme pictural est intéressant à beaucoup de points de vue. Il emploie une pâte riche, sa technique est extrêmement large et il tente d'exprimer la synthèse de ses émotions devant la nature. Il possède des dons de coloriste indéniables. Sa peinture fougueuse et impulsive reste pourtant dominée par une certaine conception artistique raisonnée. C'est pourquoi son art reste très prometteur.

Décidément, l'expressionnisme lyrique est à la mode ! L'exposition Francis Tailleux, à la Galerie de France, permet d'en juger. Sans doute, depuis deux ans, l'artiste a évolué, son style est plus établi, s'est affirmé et dégagé, peut-on dire, de certains éléments trop excessifs. Son art n'a pu qu'y gagner. Tailleux aime les compositions très inscrites, dans lesquelles un large et gras cerné noir marque les plans et les formes qui s'enchevêtrent. Ses coloris sont chauds et puissants. Tailleux cherche encore sa voie ; mais nous lui faisons confiance, car ses dons de peintre sont incontestables.

Maurice Sérullaz.

LES GRANDES VENTES

Depuis la vente de la collection Rider, dispersée peu avant 1914, on n'en avait pas vu d'aussi importante que celle dont nous avons reproduit les plus belles œuvres dans notre dernier numéro : la collection Decock, qui vient d'être vendue par Mes Ader et Rheims et qui a produit 40 millions frais compris.

Voici les enchères principales :

La *Fête villageoise,* de Brueghel d'Enfer, un panneau 50×73, parti à 300.000 francs, montait à 3 millions, la plus haute enchère de la vente. *Etudes pour Sardanapale,* pastel de Delacroix, 300.000 francs (préempté par les musées nationaux) ; *le Printemps,* bois par Brueghel d'Enfer, 2.000.000 de francs ; *la Noce villageoise,* du même, 1.500.000 francs ; *la Ferme ensoleillée* et *le Village au bord de l'eau,* deux bois de Jan Van Goyen, 1.200.000 francs et 1.000.000 de francs ; *la Vierge et l'Enfant-Jésus,* bois d'Adriaen Ysenbrant, 1.450.000 francs ; *Vase de fleurs,* bois d'Abraham Brueghel, 610.000 francs ; *la Liseuse,* bois du Maître des demi-figures 785.000 francs. — André Fage.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

LA GUERRE DE 1939-1945

Jean Blairy, *Crépuscule danubien, Yougoslavie, Roumanie* (Plon, 244 pages). Un « album d'images », dit modestement l'auteur, qui présente son livre comme une suite de scènes vécues. C'est la relation des événements qui se déroulèrent à Belgrade et à Bucarest au cours des mois où se joua le sort de l'Europe orientale, lorsque l'Allemagne croyait avoir mis les Etats occidentaux hors de combat. L'auteur ne va pas au delà. Tout en constatant que les hommes qui fomentèrent à Belgrade le coup d'Etat du 27 mars 1941 se dressèrent plus tard contre le gouvernement du maréchal Tito, il se défend de porter sur la Yougoslavie actuelle « un de ces jugements simplistes que, dit-il, on affectionne chez nous ».

LA VIE INTERNATIONALE :

Arthur Frontenac, *Gisel contre Gilda : deux armes secrètes en lutte pour la prochaine guerre* (Editions Internationales, 238 pages). — Un roman policier ? Non : la relation d'un procès retentissant : celui que les autorités canadiennes intentèrent aux universitaires et fonctionnaires accusés d'avoir « renseigné » les agents soviétiques sur les secrets de la fabrication atomique. « Gisel », c'est le mot de convention qui désigne le deuxième bureau soviétique ; la « famille de Gisel », ce sont les membres de ce service ; Gilda, c'est la bombe atomique.

Le 6 septembre 1945, un membre de l'ambassade des Soviets à Ottawa, Gouzenko, rafle les documents du service secret, dans « la pièce 12 », et rompt avec ses chefs. Ceux-ci, ne le voyant plus reparaître, se livrent à une perquisition à son domicile. Mais la police intervient : c'est le scandale. La justice et la presse canadiennes s'emparent de l'affaire, qui a un retentissement mondial. Gouzenko expose, dans une lettre ouverte, les mobiles de son acte : la politique du gouvernement soviétique à l'égard des pays démocratiques n'est pas conforme, dit-il, aux intérêts du peuple russe et « met en danger la sécurité de la civilisation ».

A Moscou, on nie la valeur des renseignements recueillis par Gisel au Canada ; toutefois, l'attaché militaire soviétique, le colonel Zabotin, est discrètement rappelé. Le procès aboutit à des condamnations relativement légères, mais mit en lumière l'existence d'un vaste réseau d'espionnage, dont Gouzenko avait livré le code (on y désigne, par exemple, le passeport sous le nom de « chaussure » et le fabricant de faux-passeports sous celui de « cordonnier »).

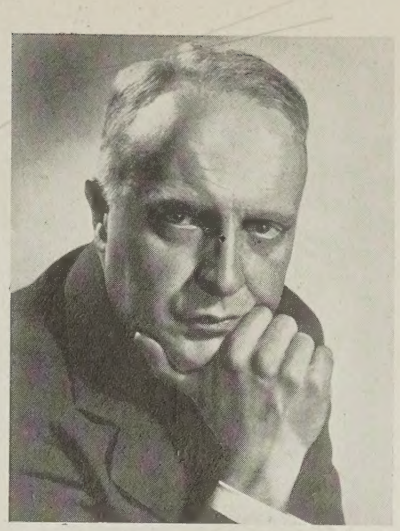
L'auteur porte son attention sur le fait que les actes d'espionnage ont été commis par des Canadiens qui obéissaient beaucoup plus à leurs sympathies pour un « parti international » qu'à un mobile de lucre. Il conclut que ces atteintes à la sûreté de l'Etat appellent, dans tous les pays, « des mesures assez intelligentes et point trop brutales pour être efficaces ».

L'HISTOIRE DE PARIS ET DE SES ENVIRONS :

Ernest de Ganay, *Châteaux de France, Environs de Paris* (Editions « Tel »). Un album splendidement illustré des principaux châteaux de la région parisienne : Anet, Maintenon, Châteaudun, Fleury-en-Bière, Vaux-le-Vicomte, Champs, Courances, Dampierre, Ecouen, Maisons, Ormesson, Rosny, Wideville, etc. Les environs de Paris donnent la réplique à la beauté de la capitale, à la qualité de ses édifices, à la diversité de ses architectures. Ils en sont le reflet dispersé. L'auteur a consacré à chacun de ces châteaux une notice documentaire qui en éclaire l'image et en fait revivre le passé. Ce sont, dit-il, les parures de ces pays qui portent des noms remplis de poésie : le Parisis, le Valois, le Soissonnais, le Mantois, les Yvelines, le Gâtinais ; toute une « géographie sentimentale » dont la nomenclature fait surgir des ombres illustres : Rousseau et Gérard de Nerval dans le Valois ; La Fontaine à Chantilly ; Racine à la Ferté-Milon ; Regnard à Dourdan...

Et ce musée des châteaux commence avec le moyen âge et se poursuit jusqu'à notre époque, qui en construit encore : Ferrières, Vallière, Voisins.

Albert Mousset.



COURRIER MUSICAL

Robert Casadesus est, pour l'Amérique, le grand pianiste français, et c'est justice. On conçoit aisément qu'en lui le virtuose émerveille, mais le musicien domine. La technique d'un art poussé à l'extrême peut donner cette perfection du jeu — transparence, légèreté, puissance — qu'il possède sans limites. Mais la technique n'est pas tout et Casadesus le sait mieux que nul autre. Aussi bien, quand il s'agit d'interpréter Mozart, laisse-t-il d'abord Mozart s'imposer. Cela n'empêche pas, si l'écriture l'exige, de superbes apparitions pianistiques, mais cela préserve la noblesse et la poésie du style. Il nous a donné ainsi une des plus belles exécutions du concerto en *la* que nous ayons entendues.

Casadesus est aussi compositeur, un compositeur que nous ne connaissions pas encore. Son concerto en *mi*, dont il fut le soliste, vient d'être joué pour la première fois en Europe. Ici, la virtuosité mène le jeu ; un jeu brillant, dangereux parfois, toujours séduisant, où l'exécutant peut montrer toute sa maîtrise, où dans une forme classique irréprochable se déploient toutes les ressources du clavier concertant. Morceau de bravoure et concerto dans toute l'acception du terme, dirions-nous, n'étaient la douce rêverie de l'adagio et la joyeuse apothéose symphonique du final.

Là, comme pour Mozart, Wladimir Goldschmann, au pupitre de l'Orchestre national, a remarquablement accompagné le soliste. Je fais quelques réserves à propos de certains mouvements trop rapides pris dans les autres œuvres qu'il dirigeait : la *Symphonie italienne* de Mendelssohn et *le Tricorne* de Falla. (Un léger retard m'a empêché d'entendre la *Suite* de Couperin, orchestrée par Darius Milhaud, dont on m'a dit grand bien). Mais je saisis l'occasion pour faire l'éloge du merveilleux ensemble que constitue l'Orchestre national, dont la précision, la force et l'autorité doivent être hautement soulignées.

L. Maurice-Amour.

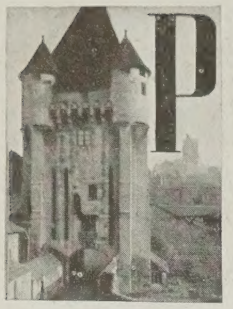
COLLECTION LE LIMIER 9
FRANCIS BEEDING
LA MAISON DU DOCTEUR EDWARDES
TRADUIT DE L'ANGLAIS
UN SUCCÈS DE L'ÉCRAN!
AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

GALERIES
"COULEUR DU TEMPS", 9, rue Arsène-Houssaye, MARQUET, GERNEZ, LAPRADE, CERIA, H. de WAROQUIER, WLERICK.
GALERIE DES BEAUX-ARTS
10, r. Beaux-Arts - ODÉ. 18-25
HAROLD ROTENBERG
GALERIE HERMANN
Dr Daniel Maybon
9, rue des Beaux-Arts - DAN. 92-59
PAUL BRET
jusqu'au 10 juin 1948
Galerie CAMBACÉRÈS
15, r. La Boétie-ANJ.29-66-Mo Miromesnil
RENÉE VIZZONI
PEINTURES
du 14 au 28 mai 1948

LES VENTES
HOTEL DROUOT
TABLEAUX MODERNES
Matisse, Degas, Derain, Vlaminck, etc.
H. Drouot, salle 6. Vente le 26 mai. Exp. le 25.
Me Maurice Rheims. Exp. M. Metthey.

A.1.2.3. de A.J. CRONIN
Les Vertes Années
384 pages - 300 Frs
Sœurs
256 pages - 195 Frs
Kaléidoscope
208 pages - 165 Frs
romans traduits de l'anglais
ÉDITIONS DE LA PAIX
R. L. D.

LA FAYENCE DE NEVERS



Plus de trois cent cinquante années d'existence non interrompues malgré de nombreuses et graves vicissitudes d'ordre général et professionnel, une activité toujours renaissante, telles sont les meilleures références de la fayence, dont le nom s'associe en tout lieu du globe à celui de Nevers.

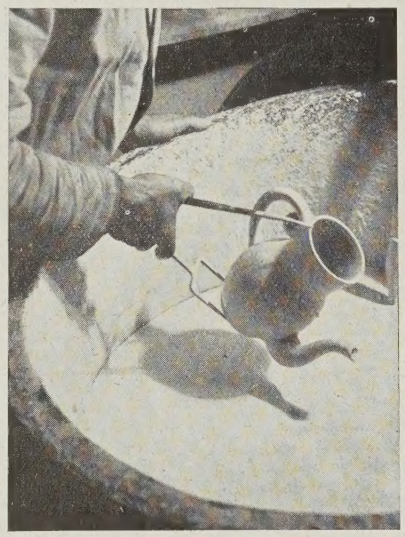
Manifestation brillante de la civilisation latine, puisant les motifs de sa vitalité dans les qualités propres à ses matières premières, dans ses procédés particuliers de coloration, ses décors, sa souplesse d'adaptation tant aux usages qu'aux goûts divers, elle est universellement connue, estimée, recherchée. Le collectionneur est fier de posséder quelques échantillons ; les musées s'enorgueillissent de ses belles pièces.

C'est dans le second semestre de l'année 1585 qu'Augustin Conrade, Italien originaire d'Albisola, le Français Pierre Pertuys et les maîtres verriers italiens, installés depuis quelques années à Nevers, formèrent une association « En l'art de la poterie ». Ils installèrent le premier atelier nivernais au logis Saint-Gildas.

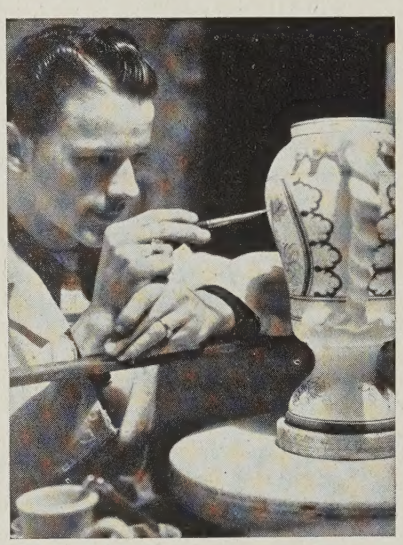
De cette époque débutante à nos jours, la fayence de Nevers devait connaître des fortunes diverses qu'il serait trop long de décrire, puisque, par surcroît, il en faudrait expliquer les causes ; il suffira, pour en connaître le principal, de suivre rapidement l'histoire des fabriques nivernaises au cours des siècles. Qualifiés de « marchands potiers » et de « potiers en vaisselle de fayence », les premiers fayenciers n'étaient que de petits artisans possédant petite installation et maigre personnel. Petit à petit, les apprentis devenus ouvriers s'installent, montent un four, peinent à l'ouvrage et, généralement, finissent dans la misère. Mais tel est l'attrait du métier qu'on dénombre douze maisons à la fin du XVII[e] siècle, dont certaines avaient noms : Bethléem, l'Autruche, l'*Ecce homo*, les Trois Rois, du Bout-du-Monde. De cette époque, il ne reste que la dernière citée. C'est à cette période que Nevers doit ses plus belles pièces, les plus originales, les plus soignées. Tous ces artisans, qui n'ont pas connu la fortune, ont doté Nevers d'une gloire enviable. Plus industriel devait être le XVIII[e] siècle. Nos « marchands potiers » ont pris le nom de « manufacturiers » ou « maîtres de manufacture ». La plupart ont su s'adapter aux méthodes commerciales ; d'autres ont échoué qui semblaient posséder les meilleures chances de succès. D'ailleurs, le développement des débouchés n'assurait pas la fortune, et un édit royal de 1743 allait limiter le nombre des fabriques à six, par extinction, afin d'éviter l'avilissement des prix causé par une trop grande concurrence. Hélas, le traité de commerce avec l'Angleterre portait, en 1786, un coup terrible à la fayence, alors que nos ancêtres devaient, par la suite, subir la tourmente de la révolution. Dans cette nouvelle époque, l'imagination des fayenciers de Nevers trouva un genre nouveau, très goûté des collectionneurs : les assiettes et plats patriotiques. Des fabriques tombèrent ; il en restait neuf en 1810, mais deux seulement demeurèrent en activité pendant la plus mauvaise période. Au XIX[e] siècle une vaste association de fayenciers essayait de maintenir les fabriques installées, mais sans grand résultat puisque celles-ci n'étaient plus qu'au nombre de cinq en 1840 et que toute production artistique était pratiquement abandonnée.

En 1850 on assiste à un renouveau sans relief de la fayence décorée, mais c'est en 1875, quatre des anciennes fabriques vivant encore, qu'on assiste à un prodigieux essor des produits de choix dont la manufacture « du Bout-du-Monde ».

Cette maison, fondée voici trois siècles, en 1648, près de la Porte-du-Croux, par Baron, Miette et Pean, venait d'être reprise par M. Antoine Montagnon ; elle prenait alors une avance définitive, les dernières anciennes manufactures disparurent ; les ateliers qui se fondèrent successivement à ses côtés croulèrent presque tous.



EMAILLAGE



DECORATION

Reprenant les genres qui avaient fait la gloire de ses prédécesseurs, égalant ceux des anciennes rivales de Nevers, retrouvant les émaux profonds, en particulier le bleu que les anciens nommaient le « Grand Secret », M. Antoine Montagnon relance la fayence à Nevers ; il matérialise cette nouvelle activité en des pièces de dimensions inusitées et jamais atteintes, qui eurent le plus beau succès aux expositions internationales. Son œuvre de rénovation devait être continuée pendant plus de trente-cinq ans par son fils, Gabriel Montagnon, qui, formé par dix ans de pratique dans la maison paternelle, devait laisser son empreinte personnelle dans la tradition nivernaise. La guerre 1914-1918 elle-même ne pouvait abattre cette maison. Réduite à quelques ouvriers elle a lutté pendant quatre ans et gagné sa bataille. La paix venue la mettait devant de nouvelles conditions économiques et l'obligeait à s'y adapter. Seule la fabrication de la fayence blanche d'usage devait être sacrifiée et, par là, la fayence artistique bénéficia de la totalité de l'activité d'une brillante équipe de vieux ouvriers, dont certains sont restés plus de quarante ans, voire cinquante-sept ans... Alors que toute industrie, dans la prospérité factice d'après guerre s'est jetée dans la grosse production au détriment de la qualité, qui, jadis, caractérisait à l'étranger le goût français, la fabrique « du Bout-du-Monde » se fixait à nouveau dans l'artisanat. La preuve est maintenant faite de la justesse de cette politique. Les années de vaches maigres sont passées sans entamer son activité ni diminuer son personnel.

C'est en assumant à notre tour la direction de la maison paternelle au cours de huit années de crise que nous nous sommes préparé à reprendre, voici onze ans, ce legs des fayenciers de Nevers. A vrai dire, toute notre jeunesse, au temps des vacances, nous a fait vivre dans ce milieu des vieux fayenciers, nous a conduit successivement dans tous les ateliers, au four, formant notre esprit avec nos mains. Et, là, nous avons connu les faiblesses du travail et des méthodes anciennes.

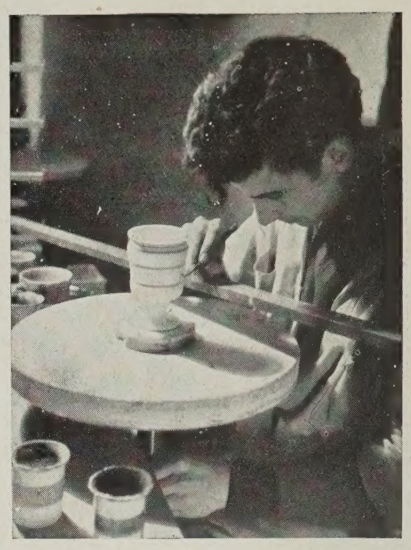
Une nouvelle guerre survint qui nous appela à un autre devoir et ferma la porte « du Bout-du-Monde » pour trois ans. Mais, dès qu'il fut possible, l'élan fut repris. Du personnel attaché à la manufacture, on ne regroupa que deux artisans, et l'on commença à reformer des jeunes, à produire très peu, mais toujours très bien, quelles que fussent les difficultés. Puis, un bombardement vint sinistrer sérieusement nos bâtiments, il fallut réparer, ailleurs, déménager. C'est chose achevée depuis deux ans ; tout a été repris, monté, installé dans un esprit neuf pour une organisation rationnelle du travail dont le fruit va tant à la qualité qu'au confort d'un personnel jeune, double de celui de 1939.

En collaboration intime avec ce personnel employé et ouvrier conscient de son rôle, nous tenons à conserver la valeur du travail manuel et à éliminer les routines que peut contenir par erreur de tradition une profession très ancienne et ignorante des progrès réalisés dans d'autres branches de la céramique. On modernise la technique, on pousse la recherche, avec les moyens d'investigation de la science moderne, pour les mettre à la disposition du travail manuel, dont l'amateur pourra jouir dans les pièces qu'il possède.

A l'encontre de ceux qui pensent faire illusion en usant de produits commerciaux standards, les matières, les procédés anciens sont jalousement conservés ; le principe de la spécialité est farouchement appliqué. Tous les émaux, les couleurs sont fabriqués par nous-mêmes. La terre est issue des plus anciennes carrières de Nevers. Le façonnage se fait à la main par le riche travail du tour ou le moulage ; le décor, de même, n'est dû qu'à l'habileté du pinceau et au goût du fayencier complet, créateur, artiste, technicien, comme du peintre formé à sa main. Par dessus tout, point de grande industrie, de grande série, de travail anonyme, de plagiat commercial, de « faux vieux », mais de fréquentes créations pour les besoins et l'inspiration de la tradition locale. La nouveauté moderne, conçue dans sa plus belle expression, n'est pas exclue de nos œuvres, et il suffit de citer les douze grands panneaux de 1 m. 40 × 1 m. 60 en carreaux de fayence qui ornaient les façades du pavillon « Berry-Nivernais » à l'Exposition internationale de Paris, en 1937. Il y a là une formule nouvelle où l'art moderne a sa place.

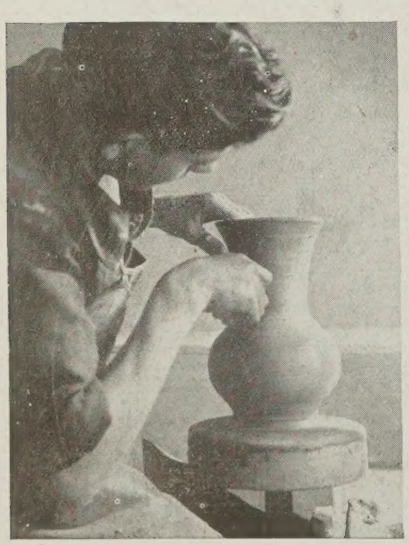
A notre époque de machinisme intensif, de série, de standard, de banale uniformité, la fayence de Nevers prend par son originalité, son fini, ses couleurs, une valeur que chaque amateur se plaît à reconnaître et recherche. En dehors même de la matière qu'il faut voir, la fayence de Nevers est un vestige vivace du goût français. Placée à quelques mètres de la « Route bleue », à l'ombre de notre fière Porte-du-Croux, ouverte dans nos anciens remparts, comme si ses fondateurs avaient voulu l'associer dans une idée de jeunesse éternelle aux commodités de déplacement actuelles, dernière survivante d'une quantité déjà remarquable de manufactures, héritière du travail et des traditions de tant de générations, la tri-centenaire « Manufacture du Bout-du-Monde » contribue à garder à Nevers son cachet local et la gloire de sa fayence.

Jean Montagnon,
maître-fayencier
à la « Manufacture du Bout-du-Monde »,
Nevers.



DECORATION

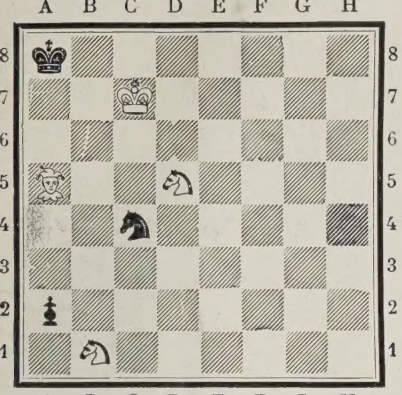
TOURNAGE



LES ÉCHECS (N° 47)

SOLUTION DE L'ÉTUDE N° 47

par H. Mattison.
Rigaer Tageblatt 1915.



Les blancs jouent et font nulle.

Cette étude est probablement la plus géniale combinaison de pat existante.

1. Cb1-a3 ! (et non 1. Cb1-d2 ?, Cç4×a5 suivi de a2-a1 : D gagne). 1. ..., Cç4×a3 (si 1. ..., a2-a1 : D. — 2. Ca3×ç4 fait aisément nulle avec trois pièces mineures contre la dame. Ou si 1. ..., Cç4×a5. — 2. Ca3-ç2 nulle). — 2. Rç7-ç8 !! (et non 2. Fa5-ç3 ?, Ca3-b5† et Cb5×ç3 suivi de a2-a1 : D gagne. Mais après 2. Rç7-ç8 !! les blancs menacent 3. Fa5-ç3 nulle). 2. ..., a2-a1 : D (si 2. ..., Ca3-b5. — 3. Cd5-ç7† nulle, car si 3. ..., Cb5×ç7. — 4. Fa5-ç3 ! ; ou si 3. ..., Ra8-a7. — 4. Cç7×b5†, Ra7-a6. — 5. Fa5-ç3. D'autre part, si 2 ... Ca3-b1 ?. — 3. Fa5-b6 et 4. Cd5-ç7 mat. C'est pourquoi les noirs ne peuvent plus attendre pour faire dame). — 3. Fa5-ç3 ! ! (qui penserait que dans cette position, où ils n'ont qu'un misérable fou contre une dame, les blancs puissent encore faire nulle ? Mais le roi noir est menacé de mat. Si, par exemple, 3 ..., Da1-ç1 ? clouant le fou, les noirs se font faire mat ainsi : 4. Cd5-ç7†, Ra8-a7. — 5. Fç3-d4†, Dç1-ç5. — 6. F×D mat. Pour parer ce danger de mat, la dame n'a le choix qu'entre prendre le fou, avec partie nulle évidente, ou venir à b1, sur quoi 3. ..., Da1-b1. — 4. Cd5-ç7†, Ra8-a7. — 5. Fç3-d4†, Db1-b6. — 6. F×D† fait nulle ; ou le coup du texte) 3. ..., Da1-d1 ou g1 (pour empêcher l'échec du fou sur d4, après Cd5-ç7†). — 4. Cd5-ç7†, Ra8-a7. — 5. Fç3-d4† ! ! quand même, D×F. — 6. Cç7-b5† ! !, Ca3×b5 (forcé sinon le cavalier blanc prend la dame). — 7. pat !

Admirez non seulement la manière géniale dont le pat est amené et la profondeur de la combinaison, mais encore la pureté du pat. Chacune des cinq cases qui entourent le roi blanc est gardé une fois et une seule !

Ai-je eu tort d'écrire que le problème et l'étude artistique sont la poésie des échecs, l'art de la belle combinaison ?

Championnat du monde.
Hollande, mars 1948.

Le championnat du monde a commencé au début de mars en Hollande et se terminera en U. R. S. S. Cinq joueurs y prennent part : trois de l'U. R. S. S., qui sont Botwinnik, Keres et Smyslov ; un de Hollande, le docteur Max Euwe, ancien champion du monde, qui ravit le titre à Alékhine et en fût dépossédé deux ans après par le même Alékhine (dont la mort a laissé le titre vacant) ; enfin, un des Etats-Unis : Reshevsky. Au dernier moment, Fine (Etats-Unis) renonça à jouer.

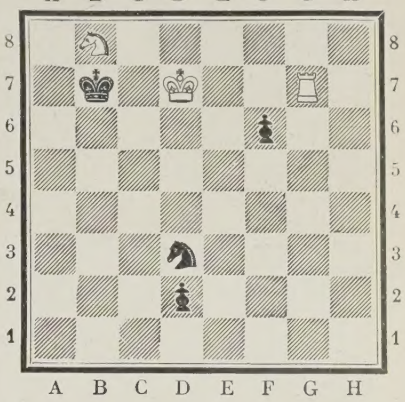
Voici une partie de ce tournoi.

Blancs : Botwinnik. Noirs : Dr Max Euwe.

1. d2-d4, d7-d5. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cg1-f3, Cg8-f6. — 4. Cb1-ç3, ç7-ç6. — 5. é2-é3, Cb8-d7. — 6. Ff1-d3, Ff8-b4. — 7. a2-a3, Fb4-a5 (sur 7. ..., F×C†. — 8. P×C les blancs joueront deux fois le gambit de la dame, par ç4×d5 et ç3-ç4 après préparation). — 8. Dd1-ç2, Dd8-é7. — 9. Fç1-d2, d5×ç4. — 10. Fd3×ç4, é6-é5. — 11. 00, 00. — 12. Ta1-é1, Fa5-ç7 (les noirs ne savent que faire de leur pion é5 attaqué). — 13. Cç3-é4 (la menace Fd2-b4 devient gênante, car Tf8-é8 affaiblirait f7). 13. ..., Cf6×é4. — 14. Dç2×é4, a7-a5. — 15. Fç4-a2, Cd7-f6. — 16. Dé4-h4, é5-é4. — 17. Cf3-é5 ! (un sacrifice de pion bien calculé). 17. ..., Fç7×é5. — 18. d4×é5, Dé7×é5. — 19. Fd2-ç3, Dé5-é7 (pas moyen d'essayer d'échanger les dames, car si 19. ..., Dé5-h5 ?. — 20. Fç3×f6 gagnerait une pièce). — 20. f2-f3 ! (menaçant d'ouvrir la colonne f par f3×é4 avec anéantissement foudroyant des noirs au moyen de Tf1×f6 !, g7×f6, Fç3×f6 avec mat imparable). 20. ..., Cf6-d5. — 21. Dh4×é7, Cd5×é7. — 22. f3×é4, b7-b6 (les noirs ont trop de retard dans le développement pour se sauver). — 23. Té1-d1, Cé7-g6. — 24. Td1-d6, Fç8-a6. — 25. Tf1-f2, Fa6-b5. — 26. é4-é5, Cg6-é7. — 27. é3-é4, ç6-ç5 (pour empêcher Td6-d7 et dans l'espoir Td6×b6, Fb5-d3 et ç5-ç4 enfermant le fou blanc sur cases blanches). — 28. é5-é6 !, f7-f6 (si 28. ..., f7×é6. — 29. Td6×é6 gagne grâce à la double menace Té6×é7† et Té6×b6† suivi de Tb6×b5). — 29. Td6×b6, Fb5-ç6 ?. — 30. Tb6×ç6 !, Cé7×ç6. — 31. é6-é7†, Tf8-f7. — 32. Fa2-d5 ! Les noirs abandonnent, car ils n'en sortiront qu'avec une pièce mineure en moins. Par exemple 32. ..., Ta8-ç8 (32. ..., Ta8-é8. — 33. Fd5×ç6, Té8×é7. — 32. Fç6-d5 et 33. Fd5×f7). — 33. é7-é8 : D, Tç8×é8. — 34. Fd5×ç6 attaquant la tour é8 et, si celle-ci fuit, gagnant l'autre par 35. Fç6-d5.

ÉTUDE N° 48

par Mattison.
Rigaer Nachrichten 1923.



Les blancs jouent et font nulle.

Encore une merveille du génial Mattison.

ANDRÉ CHÉRON.

PORCS castres 3 p. 5.000 fr. franco port, emball. domicile, garanti 6 mois. Catalogue 15/60 kilos gratuit. Dde représent. Porcherie Pont-Chrétien (Indre).

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Adj. Ét. Me **MALLET**, Not. au Kremlin-Bicêtre, le **jeudi 24 juin**, à 15 h. **HOSTELLERIE** renommée de **"La Mère Hamard"** à **SEMBLANÇAY** (I.-et-L.). Cave importante et réputée. Clientèle élite. **M. à p. : 900.000 frs.** Faculté traiter avant adjudic. S'adresser audit Me **MALLET**.

RUBRIQUE IMMOBILIERE

MAROC
Transactions immobilières
Faites un plac. sûr et de gr. AVENIR, en achetant à Casablanca, Agadir et Tanger, des IMMEUB., TER. SPÉCULATIFS, VILLAS, PROPRIÉTÉS AGRICOLES. Affaires commerciales ou industrielles. Très gros avantages. Fisc. presque nulle
SOCIÉTÉ **"FONCIA"** 31, Bd de la Gare, CASABLANCA

AVIS FINANCIER

B. N. C. I.

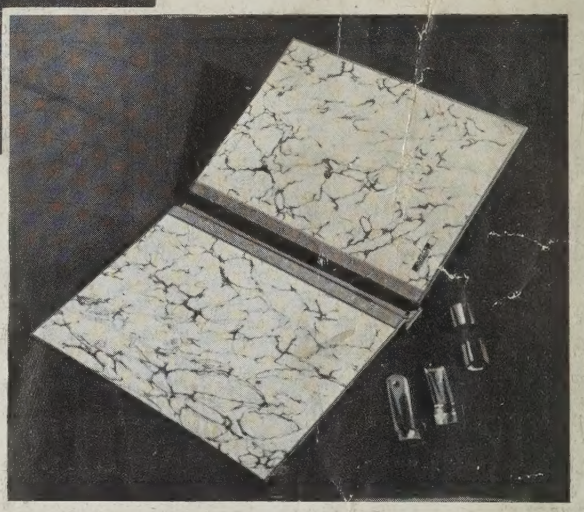
Le compte de profits et pertes arrêté au 31 décembre 1947 fait ressortir, défalcation faite des frais généraux, amortissements, provisions pour risques quelconques et autres charges, un produit net de fr. 42.930.837. Ce résultat s'entend avant la répartition légale aux parts bénéficiaires non amorties qui absorbera une somme de fr. 40.912.340. Il restera après dotation de la réserve légale et compte tenu du report antérieur un reliquat disponible de fr. 2.588.312, que le Conseil propose de reporter à nouveau.

Cet arrêté est soumis pour approbation à la Commission de contrôle des banques à laquelle sont dévolus les pouvoirs des assemblées générales.

L'intérêt des parts bénéficiaires sera mis en paiement le 1er juillet prochain à raison de 34 fr. net par part.

A TRAVERS LES STANDS DE LA FOIRE DE PARIS

La reliure Aclé, cartonnée et toilée, permet, grâce à un système judicieusement étudié, de rassembler en un volume agréable à la présentation et facile à consulter la collection de France-Illustration.



POUR CONSERVER VOTRE COLLECTION DE *France* ILLUSTRATION

2 modèles :

N° 6 : pour 1 trimestre . . . **333** fr.

N° 8 : pour 1 semestre. . . **339** fr.

Clefs de montage utilisables pour plusieurs reliures

la paire . . . . . **24** fr.

(Ces prix s'entendent livrai son à nos bureaux)

FRAIS D'ENVOI A DOMICILE (FRANCE)

pour **1** reliure . . . . . **85 fr.**

pour **2** reliures. . . . . **105 fr.**

CONDITIONS (SUIVANT TARIF POSTAL) POUR QUANTITÉS ET POUR L'ÉTRANGER

IL VOUS FAUT UNE RELIURE MOBILE ACLE

Le Directeur-Gérant :
G. Cahen-Salvador.

Société Nationale des Entreprises de Presse, Imprimerie de Bobigny.
Printed in France. — Publication hebdomadaire.

Dépôt légal 2e trimestre 1948.
Imprimeur n° 53.